
VITT. EMANUELE III


NAZIONALE
B. Prov.
XVIII
20
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
A PROVINCIALE
Armadio
VIII
Palchetto
Num.° d' ordine
25

# MORALE
## DES
## *PRINCES.*
### PREMIERE PARTIE.

# *MORALE*

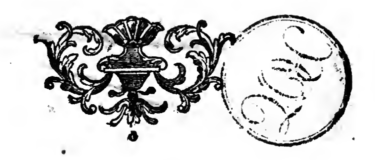
DES

# PRINCES,

*TRADUITE DE L'ITALIEN*

DU COMTE J. B. COMAZZI.

*PREMIERE PARTIE.*



A PARIS;

Chez P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, rue de la Harpe, à l'Hercule.

M DCC LIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

# AVERTISSEMENT.

*NOus avons penſé que le Public ne verroit qu'avec plaiſir quelques penſées détachées du même Auteur ſur les Miniſtres. Nous les avons miſes à la tête de l'Ouvrage : nos vœux ſeront remplis, ſi le ſoin que nous prenons de ſatisfaire la curioſité du Lecteur, peut lui être agréable : nous faiſons gloire de n'être animé d'aucun autre intérêt dans cet ouvrage.*

## *MINISTRES.*

EST-IL probable que des Peuples, en ſe donnant des Rois, ayent jamais penſé avoir affaire à des Miniſtres?

L'établiſſement des Miniſtres eſt néanmoins en raiſon égale au bonheur du Peuple, & au maintien de l'autorité : les Miniſtres multiplient donc le Prince, & le Peuple doit trouver autant de Rois, (que ne pouvons-nous dire, de Peres!) qu'il y a de Miniſtres.

Si les Peuples ont voulu ſe donner des Rois, eſt-il raiſon-

nable de croire que les Rois étoient néceſſaires aux Peuples ? Sans la ſubordination, que la nature a établi entre le fils & le pere, je ne le croirois pas.

L'autorité d'un ſeul eſt une conceſſion de pluſieurs : mais cette conceſſion eſt-elle illimitée ? Il ne feroit point raiſonnable de le croire : eſt-elle gênée par certaines conditions ? ces conditions ne ſont-elles point remplies par celui qui joüit de tous les fruits du Traité ? L'hypothéque du Peuple reſte dans toute ſa vigueur, il eſt Créancier du Prince, & peut, juſqu'à ce

qu'il ſoit payé, rentrer dans tous ſes droits.

Mais peut-être l'autorité a-t-elle été acquiſe par la force : en ce cas, c'eſt à l'aquéreur à ſe tenir toujours ſur ſes gardes : un Peuple ſoumis par la force, rarement veut-il être gouverné par la foibleſſe. Le berger, qui ne ſçait point manier ſa houlette, n'eſt pas maître de ſon troupeau.

Mais puiſque le Prince ſe multiplie par ſes Miniſtres, les Miniſtres doivent repréſenter le Prince : me préſente-t-on une copie imparfaite d'un original, que je ne connois point ? je dis

que l'original eſt mauvais.

Il feroit à ſouhaiter que le Conſeil des Rois fût compoſé de Rois : ceux-ci ſont toujours ſuppoſés penſer ſupérieurement au ſujet : la déciſion des conſeils ne dérogeroit point à l'éclat, à la conſidération, & au reſpect attachés à l'idée que nous avons de la Royauté.

Mais les Rois ne pouvant former leur Conſeil de leurs égaux, doivent donc choiſir des ſujets, qui ayent des ſentimens dignes du Trône.

Quel eſt l'objet d'un bon Mi-

niſtre ? de s'acquitter avec honneur de l'adminiſtration, qui lui eſt confiée : quel doit être celui du Prince ? de le mettre en état de ne pas ſe diſtraire de l'intérêt public pour l'intérêt perſonnel.

Chercher ſon bien-être, eſt le ſoin privilégié de l'homme. Le Miniſtre le trouve-t-il dans les récompenſes du Prince ? ſon bonheur fait la félicité du peuple : le Prince eſt-il avare ? ce que le Miniſtrre ne trouve point dans le Prince, il le cherche dans le ſujet, & le ſujet eſt malheureux.

Je ſouffrirai plutôt la mort, diſoit un grand Miniſtre à ſon

Roi, que je ne souffrirai que mon Maître fasse des Loix injustes : mais où trouver ce Ministre ?

Pourquoi voit-on les Princes penser si souvent moins noblement que les particuliers ? parce que leur Conseil est composé de personnes incapables d'élever leur cœur jusqu'à la Royauté : sables mouvans, que le vent de l'ambition éléve pour un instant ; mais qui retombent aussi-tôt, entrainés par leur propre pesanteur.

Tout est petitesse dans la flaterie ; incapable de grandeur, elle rampe toujours. Si les Princes avoient moins de Courtisans,

& plus d'Amis, tout feroit grand à la Cour; les Princes n'y feroient pas fi petits : parce-que les Miniftres n'y feroient pas fi timides.

La méchanceté du Prince couverte de la bonté du Miniftre, fait plus d'heureux, que la bonté du Prince gênée par la méchanceté du Miniftre.

Les meillenrs Miniftres font ceux qui aiment véritablement le Prince. Porter au miniftere des perfonnes, dont l'attachement n'eft pas connu, c'eft courir après la haine & le reffentiment du fujet.

Le besoin de conseil ne dégrade point le Prince : il ajoûte au contraire à sa gloire : le soleil pompe les vapeurs ; sa lumiere n'en est pas moins belle, & sa chaleur moins salutaire.

Les Ordonnances que je donnerai, disoit l'Empereur Théodose à ses Conseillers, feront votre gloire, ma sûreté, & le bonheur de mes sujets.

Les victoires de Scipion l'Africain sont les fruits des conseils de Caius Lelius ; on dit de celui-là, qu'il est bon Acteur, de celui-ci, qu'il est bon Auteur ; mais Scipion en triom-

phe-t-il moins de ſes envieux ?

La déférence du Prince aux avis de ſes Conſeillers eſt le pivot du bon gouvernement : il eſt plus juſte, diſoit l'Empereur Antonin, que je ſuive les conſeils de ces perſonnages éclairés, que les miens propres.

La multiplicité des Conſeillers eſt-elle avantageuſe ? queſtion encore à décider, & que ſans doute on ne décidera jamais.

La multiplicité des Miniſtres, au lieu de porter l'ordre dans les affaires, les embarraſſe : tant de lumieres ſe croiſent ſouvent, &

presque jamais ne se réunissent ; c'est la voie lactée : tout y est si confondu, qu'on ne peut rien distinguer.

Mais n'avoir qu'un Conseiller : écueil encore plus dangereux : c'est la longitude : la comparaison est le point fixe, qui seul peut déterminer le Prince. Comment comparer plusieurs avis, lorsqu'on n'en reçoit qu'un ?

Alexandre Severe, grand Prince ! Les Sciences & les Arts payent tribut à son desir de bien gouverner. Donner à chacun son genre, c'est donner à chaque plante le terrein qui lui con-

vient : déplacez-la, elle périt.

Je permets à un Miniſtre de ſuccomber au ſommeil : mais je ne le pardonne point, s'il le cherche.

Un Miniſtre ſans mœurs eſt un mauvais arbre, que le Prince tranſplante d'un terrein ſtérile dans un terrein gras ; il grandit à vûe, mais ne produit que des mauvais fruits : c'eſt l'arbre qu'il faut couper, & jetter au feu.

Qu'eſt-ce qu'un Miniſtre ? un homme chargé d'obſerver les ſujets : ceux qui obſervent les autres, & qui ne s'obſervent pas

eux-mêmes, reſſemblent aſſez à ces gens, qui vivent, & ordonnent chez les autres, tandis que tout dépérit chez eux.

Un Miniſtre vindicatif eſt un Miniſtre placé par l'autorité du Prince, mais que ſa juſtice devroit déplacer : c'eſt un homme qui a la force en main, & qui porte des coups aſſûrés : un tel être n'exiſte-t-il, pas malgré la Loi naturelle, qui permet de repouſſer la force par la force ?

Un Miniſtre avare vend ce que le Prince donne : il a l'adreſſe de ſe faire la réputation d'homme libéral, tandis que le

Prince a une réputation opposée : c'eſt un voleur, qui enléve au Prince les vœux de ſes ſujets, aux ſujets les bienfaits de leur Prince.

A la Chine le Prince ſigne tout : c'eſt ſageſſe : à quels inconvéniens ne ſont point exposés les Gouvernemens, où le Prince ne ſigne rien ? A la Chine tout eſt en regle, parce que tout paſſe ſous les yeux du Prince : à la Chine on punit, & l'on récompenſe : ailleurs les ſeuls rapports, qui ſont entre les ſujets & les Miniſtres, décident de la récompenſe & de la punition.

Le ministere n'enrichit point le bon Ministre : au contraire il l'appauvrit : attaché par amour de la gloire à la réputation du Prince, il donne souvent sur ses revenus ce que le Prince ne peut accorder sur le trésor.

Le Ministre pauvre est riche en réputation. Il a des possession immenses : sa générosité l'établit maître de tous les cœurs.

Le Ministre dont la conduite est équivoque, se défie de la fortune : mais il couvre d'un faux air de dignité & de fermeté les inquiétudes ténébreuses qui l'agitent : il ressemble aux enfans

enfans qui chantent en paſſant dans un appartement obſcur.

Un Miniſtre flateur eſt un Courtiſan qui badine légérement avec ſon maître : il trouve plus facile de ſe plier aux foibleſſes du Prince que de faire une belle action. Débiteur effronté, il vit tous les jours avec ſon créancier, lui parle familierement ſans jamais payer ce qu'il lui doit.

J'aime cependant mieux un Miniſtre avec des défauts qui peuvent devenir utiles à l'Etat, qu'un Miniſtre qui n'en a point.

Les défauts ont-ils dans la

Miniſtre la force des Paſſions ?
Ce n'eſt plus qu'un épileptique, dont les forces augmentent dans l'accès; mais qui après l'accès n'a plus que de la foibleſſe.

Le Miniſtre adroit commence d'abord par ſe faire la réputation d'homme ſage. C'eſt un droit qu'il acquiert de faire impunément des folies. Le début fait jouir, quand on finit on ne jouit plus.

Quand je vois un Miniſtre ſe vanger, ne ſuis-je point en droit de dire qu'il craint plus le ſujet que le Prince ? On ne ſe vange point de celui qu'on ne craint

pas. En pardonant il se montre plus digne de la place qu'il occupe, & n'est-il pas en effet plus grand que l'offenseur ?

A la Cour la reconnoissance n'est qu'une vertu de convention ; il peut donc arriver quelquefois qu'elle y soit un défaut.

Quand je trouve de la reconnoissance dans un homme que j'ai tiré du néant : c'est pour moi un prodige : je dis que je n'ai exercé que la Loi à la lettre : & rien de plus : c'est une dette que j'ai acquittée : c'est un créancier de moins.

Un Miniſtre eſt homme : tout homme eſt faillible : punir un Miniſtre d'un exil éternel pour une faute d'un moment : politique qui fait rougir l'humanité : elle n'a pas le ſens commun.

Un nouveau Miniſtre qui fait une faute eſt un jeune écolier, dont ſouvent un coup de verge feroit un ſujet excellent pour le Prince & pour l'Etat.

A Siam un Miniſtre ſurpris reçoit cent coups de bâtons ; mais il lui eſt permis de faire ſa cour : la correction produit des effets merveilleux : le Miniſniſtre bâtonné devient digne de

la confiance du Prince & de l'amour des ſujets : c'eſt un domeſtique que ſon maître aime mieux corriger que renvoyer : l'homme le plus ſage n'eſt il pas ſujet aux mouvemens de l'homme ?

Ce qu'on appelle généralement vertu dans un homme, eſt bien différent de ce qu'on appelle vertu dans un Miniſtre : un particulier grand homme pourroit bien bien n'être qu'un fort petit Miniſtre.

Le ſage trouve ſa félicité à juger du cas que l'on doit faire des honneurs & dignités par l'eſpece des gens à qui on les donne.

Ce Miniſtre qui ſçait faire envier ſa dignité à l'homme ſage eſt grand Miniſtre: la véritable grandeur eſt pour la véritable ſageſſe.

Un homme arrive à Paris : il deſcend du carroſſe : il eſt ſoudain entouré d'une foule qui lui offre des ſervices : il ſemble que tous les mouvemens qui ſe font ne ſe faſſent que pour lui : mais ce même homme diſparoît-il ? on ne penſe pas plus à lui que s'il n'eût jamais exiſté : Miniſtres, ne vous reconnoiſſez-vous point dans cet homme ? Que je vous contemple dans votre élévation, ou que je vous regarde

dans votre chûte, la reſſemblance me paroît parfaite.

Qand je vois un Miniſtre calomnié par la multitude : je m'écrie : Ah le grand Miniſtre ! La multitude parle, le petit nombre réfléchit : vous Miniſtres ; vous m'entendez. Les meilleurs fruits ſont ceux que les guêpes & les frélons attaquent le plus.

Plus un Miniſtre ſe plait à cette affluance d'éloges qu'il paye cher, & qui ne coûtent rien à celui qui les vend, plus il me paroît indigne d'être loué : l'éloge eſt comme l'ambre, la qualité en eſt gracieuſe ; la qualité

en eſt nuiſible ; elle porte au cerveau & l'affoiblit.

Un mauvais pere ne ſçauroit à mon avis être bon Miniſtre : un homme incapable d'aimer trois ou quatre perſonnes, peut-il en aimer des millions ?

Un homme ordinaire eſt préciſément auſſi reconnoiſſant qu'il eſt vindicatif : mais un Miniſtre doit être plus doux que ſévére.

Un mauvais Prince peut bien faire des bons Miniſtres : mais le mauvais Miniſtre ne peut jamais faire un bon Prince.

Miniſtres vous ne vous ap-

partenez

partenez plus : le Prince vous a acquis pour ses sujets : & si vous ne vous appartenez point, moins encore appartenez-vous à votre humeur : le Ministre qui s'y livre est un homme qui se vange sur lui-même des défauts des sujets.

La dévotion excessive est pour l'ame d'un Ministre ce que la maladie de la rate est pour le corps.

Plus le Ministre est excédé des personnes, qui lui demandent des graces, moins il doit leur en accorder. Le véritable mérite ne le seroit plus, s'il étoit importun.

Plus long-tems le bon Ministre eſt en place, & plus il ſent le poids du miniſtere : plus le mauvais le ſoutient, moins il le trouve peſant. Le premier n'en voit que les devoirs, le dernier n'en goûte que les douceurs : celui-là appartient au miniſtere : le miniſtere appartient à celui-ci.

Un Miniſtre prudent doit avoir des gens fidéles, qui éclairent les actions des ſujets : s'il obſerve de trop près par lui-même, il ſe met dans le cas des gens qui examinent l'ouvrage des abeilles : leur curioſité les fait piquer.

Pourquoi les eſpions ſont-ils

ſi décriés : parce que les Miniſtres ne les choiſiſſent pas bien : Alexandre Sévére, ſe diſtingue par le bon choix qu'il fait : il les récompenſe : & la véritable probité exerce pour ce Prince une fonction mépriſée de la multitude, ſans être mépriſable par elle-même.

Un Miniſtre qui cherche à juſtifier les fautes qu'il fait & qu'il ne pardonne point dans le ſujet, ne déclare-t-il pas qu'il aime mieux être ſot que ſouffrir que les autres le ſoient ?

Ne pas rougir de s'être trompé c'eſt orgueil : l'avouer c'eſt

modeſtie : dans le Miniſtre c'eſt grandeur d'ame : c'eſt dire qu'il eſt plus éclairé aujourd'hui qu'il ne l'étoit hier.

Je ne vois pas pour le Miniſtre de moyen plus ſûr de montrer la pureté de ſes ſentimens, que d'avouer franchement qu'il s'eſt trompé : quand je vois la bourbe & le limon au fond d'une riviere, ne puis-je pas dire que ſes eaux ſont pures & ſaines ?

Le Royaume eſt dans la tête du Miniſtre : quelle préciſion & quelle juſteſſe ne faut-il point pour conſerver le jeu de tant de reſſorts renfermés dans un ſi petit eſpace ?

Un Grand dit-il à un Miniſ-tre, *je vous croyois de mes amis* : c'eſt le Caribde qu'il doit ſe pré-parer de loin à éviter ; les ac-tions des Grands ſe reſſentent de leur grandeur. Leur puiſſance extrême ſe porte toujours à des extrêmités.

Le trop & le peu de défiance ſont dans le Miniſtre également dangereux.

Un Miniſtre qui rampe eſt un mauvais Miniſtre : ſi le vrai mé-rite n'eſt point orgueilleux il n'eſt point rampant : la modeſ-tie lui ſert de glâce : ſatisfait de lui-même il ſe contemple :

je lui permets de s'admirer : n'eſt-il pas ſa propre récompenſe ?

Plus un Miniſtre s'applique à étendre ſon département, moins il en connoît les devoirs, & plus il s'expoſe à être déplacé : les Conquérans ne ſont pas ceux qui conſervent le mieux leur pays.

Le même principe qui fait faire des grandes choſes, fait ſouvent faire des petiteſſes ; c'eſt l'ambition : un congrès mal conduit par un Miniſtre, efface quelquefois la gloire d'avoir acquis une Province.

Si chacun ſe contentoit de

ſa partie, le tout ſeroit parfait.

Enter, par exemple, un Négociateur ſur un Miniſtre de Finances, c'eſt enter un chêne ſur un figuier.

Un Miniſtre de beaucoup d'eſprit eſt un bel arbre qui produit des fleurs, mais point de fruit: on peut être bon Acteur dans un cercle, & jouer fort mal ſon rôle à la tête des affaires.

Je me défie d'un Miniſtre, qui s'applique à être ami; je préfere celui, qui ſçait être ami de tout le monde, & ne l'être en effet de perſonne: dans celui-là l'a-

mitié distribue les graces : dans celui-ci le mérite les reçoit.

L'esprit & le génie sont moins utiles dans le Ministre que le bon sens : je vois cent hommes ingénieux pour un homme raisonnable : ne porter sur soi que de l'or, c'est être toujours en besoin de monnoye.

La fermeté dans un Ministre doit être, comme est le Mercure dans la main d'un Médecin habile.

Pour résister à propos, il faut plier dans l'occasion.

Ministres, distribuez vos gra-

ces : mais ne les accumulez point; un protégé eſt ſouvent un lierre, qui étouffe ſon appui.

Un Miniſtre, qui s'enorgueillit de ſon poſte, eſt un homme, qui a exactement autant de vanité, qu'il lui manque de bon ſens.

Rarement un Miniſtre diſgracié fait-il revenir ſon Maître : veut-il le convaincre de ſa fidélité par des repréſentations raiſonnées ? je le compare à un homme, qui veut fendre du bois avec un raſoir. (*a*)

(*a*) Quoique cette expreſſion ne ſoit pas noble, nous n'avons pas voulu la ſuppri-

Si je comparois les Réglemens les plus exacts d'un Gouvernement aux pieces les plus déliées d'un carillon, si je disois encore que leurs mouvemens différens l'exposent fréquemment à se déranger, me tromperois-je ?

Si j'ajoutois qu'il n'y a que le concert des Ministres, qui puisse soutenir l'harmonie dans une si grande machine, n'aurois-je pas raison ?

Un Ministre infidéle au Prince, & dur au peuple, l'est moins par

mer, pour être fidéles à l'Original : il nous paroît qu'il auroit été difficile d'en rendre la force, en nous exprimant autrement.

ingratitude, que par orgueil : l'ingratitude réfléchie eſt une baſſeſſe avérée ; un Miniſtre qui en ſeroit capable, ne ſeroit qu'un cadavre ſuperbement habillé : mais un Miniſtre ambitieux a de l'orgueil : le Prince peut croire avoir fait plus en ſa faveur, qu'il n'a mérité, & le Miniſtre avoir moins reçu qu'il ne lui eſt dû : quel fléau qu'un tel Miniſtre !

Qu'un Roi ſoit un homme pitoyable : qu'importe, pourvû qu'il ſe faſſe craindre des ennemis. Un épouvantail dans les champs n'eſt qu'un homme de paille : mais il garantit nos bleds des oiſeaux : peut-on en dire au-

tant d'un Miniſtre, qui reſſemblεroit à un tel Roi?

Quelle préciſion, quelle netteté dans celui, qui rédige les délibérations! c'eſt l'eſtomach du Conſeil: la digeſtion eſt-elle imparfaite? Tout s'en reſſent, & tout eſt vicieux: une Loi mal digérée ne fait qu'épaiſſir les ténébres. Si le Légiſlateur ne s'entend point, comment peut-il être entendu?

Je finis: Rois, ſoyez capables d'être Miniſtres: vous, Miniſtres, ſoyez dignes d'être Rois.

# MORALE DES PRINCES.

## PREMIERE PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

SI le tableau du vice ne produisoit par l'horreur qu'il inspire, des effets aussi favorables que celui de la vertu par ses attraits, nous ne présenterions pas un Ouvrage, où les Politiques consommés pourront s'instruire, où les Lettrés auront

lieu d'admirer la justesse & la hardiesse de la pensée, rendues par l'expression épigrammatique. Le Regne des Empereurs Romains n'est qu'un tissu de crimes, & de débauches : plus ils se sont distingués par l'abus criminel de l'autorité, plus aussi l'impression que leur vie doit faire sur le cœur des Princes, peut leur inspirer l'amour des vertus opposées.

La grandeur affecte plus les hommes que la bonté, & je préfere un grand Prince à un bon Prince. De la bonté à la foiblesse il n'y a qu'un pas, encore est-il glissant. La grandeur accompagne ordinairement l'ambition, & l'ambition est agissante : elle fait

ſaillir des vertus, que la bonté, preſque toujours nonchalante, étouffe, ou du moins ne ſe donne point la peine de faire ſortir. Un bon Prince eſt ſujet de tout ce qui l'environne : un grand Prince eſt Prince partout où il eſt, ſouvent même où il n'eſt pas. En obſervant les actions des Empereurs, on ſentira la différence qu'il y a entre un bon & un grand Prince.

César revenu d'Eſpagne, trou- *H*
ve Rome diviſée en deux factions. Marcus Craſſus eſt à la tête de l'une, & Pompée à la tête de l'autre : chaque Chef veut avoir Céſar dans ſon parti : mais il ne veut être que médiateur.

Pourquoi César ne se décide-t'il pas en faveur de Pompée ou de Crassus? C'est qu'il veut regner, & non pas servir. La division de Rome est l'instant de César, s'il le manque, il ne sera jamais que Citoyen : aussi tire-t'il parti de cette circonstance, il se déclare médiateur : il voit dans ce rôle un air d'indépendance, qui figure avec celui de la souveraineté. Celui-là en effet, qui ne dépend point, regne. Le Juge ne dépend point de ses Cliens ; & se déclarer Arbitre entre les deux Personnages les plus puissans de Rome, n'est-ce pas en les jugeant acquérir la souveraineté sur eux?

Mais Craſſus & Pompée, qui H ne voyent rien que de louable & d'obligeant dans la conduite de Céſar, agréablement ſurpris de ſe voir reconciliés par ſa médiation, s'occupent du ſeul ſoin de lui témoigner leur reconnoiſſance. Ils le portent au Conſulat; mais ils ne prévoyent pas que Céſar Conſul ſera ſeul Conſul, comme ſi la Dignité Conſulaire n'étoit point diviſée.

Ce trait de reconnoiſſance M eſt digne de Craſſus & de Pompée; mais il eſt indigne d'un bon Politique. La médiation d'un homme tel que Céſar, doit-être ſuſpecte à Craſſus & à Pompée. Le ſervice d'un rival eſt

ſouvent un piege qu'il tend : il faut le recevoir ſans s'embarraſſer de la reconnoiſſance ; cette vertu n'eſt la vertu d'un Prince, qu'autant qu'il peut la marier avec ſa Politique. La reconnoiſſance d'un particulier eſt la vertu d'un particulier : non ſeulement elle eſt louable, mais encore elle eſt néceſſaire pour l'harmonie de la ſocieté. La reconnoiſſance d'un Prince ne doit être au contraire qu'un intérêt déguiſé : ſi elle n'eſt empreinte que de ces ſentiments qui charment les particuliers, elle eſt foibleſſe.

*H* Céſar, revêtu du Conſulat, ſe concilie les cœurs par une adminiſtration ſage & éclairée ; mais

jaloux des applaudiſſemens, il ſe donne bien de garde de les partager avec ſon Collégue. Celui-ci n'eſt à César que ce que l'ombre eſt dans le tableau.

Si nous voyons Céſar prendre ſur lui tout le faix de l'adminiſtration, ſoyons-en ſurpris ſans l'admirer. Cet amour du travail n'eſt qu'une ambition maſquée : il veut accoûtumer inſenſiblement Rome au gouvernement d'un ſeul, diſpoſer les eſprits à la Monarchie, & parvenir à frapper des coups auſſi puiſſants avec la Hache conſulaire, que ceux que l'on frappe avec le Sceptre, & bien-tôt les Romains auront, ſans s'en apperce-

*M*

voir, un Tiran réel dans le Conſul imaginaire. Le peuple (j'entends parler du Républicain) ſe prête aiſément aux innovations, pourvû qu'elles n'ayent point un air trop frappant de nouveauté.

H Les regards de Céſar s'étendent ſur l'avenir. Sa prudence & ſa pénétration l'éclairent ſur les meſures qu'il doit prendre pour porter ſa puiſſance plus loin que ſon Conſulat ; il ſçait que le pouvoir Conſulaire eſt borné à un certain tems : que fait-il pour ſe perpétuer dans la Souveraineté ? Il donne ſa fille en mariage à Pompée, il épouſe en ſecondes nôces la fille de Lucius Piſon qui doit lui ſuccéder dans la Dignité Conſulaire.

César voit qu'en quittant la H Hache Consulaire toute son autorité la suivroit. Son mariage avec la fille de Lucius Pison est un échélon pour monter au Trône. Par ce trait de politique, il attache son Successeur par les liens du sang aux vûes de son ambition ; en donnant Julie à Pompée il lie les mains à son adversaire avec les chaînes d'un mariage qui doit le flatter ; Julie est belle : c'est le faire entrer indirectement dans ses vûes & le mettre dans une honnête impuissance de les traverser. Le vulgaire cherche dans le mariage toutes les délices de l'amour conjugal ; l'ambition des Princes n'y

cherche au contraire que ses intérêts : il est, à proprement parler, le trafic des Souverains.

*H* César sent que le tems de son autorité va finir, mais que le tems de la conserver subsiste toujours pour quiconque sçait combiner les moyens de se soutenir. Il sollicite le gouvernement des Gaules : il l'obtient, s'y rend à la tête d'une armée & fait la guerre à plusieurs Nations.

*M* Si César vouloit suivre l'exemple de Crassus & de Pompée, personne n'est plus propre que lui à séduire les cœurs : il est grand par ses exploits, grand par sa naissance, il est éloquent, doux & insinuant ; il est enfin,

comme l'a dit un célébre Poéte ; l'homme de toutes les vertus & de tous les talens. Il dépendroit donc de lui de ſe rendre le premier de la République ; mais ſes projets ſont plus vaſtes : auſſi a-t'il une Géographie particuliere. Etre le premier entre ſes égaux, ce n'eſt point regner ; & Céſar n'en veut qu'au Trône : il lui faut des ſoldats, non des Concitoyens ; il faut qu'il commande une armée, non qu'il gouverne des affaires civiles : mais comment armera-t-il, ſans faire naître des ſoupçons ? C'eſt ici la pierre de touche de la politique des Princes. Il arme, non pour lui, du moins en apparence, mais

pour les intérêts & la gloire de la République. Il la sert en habile & vaillant Capitaine, pour s'en faire servir à son tour. Il l'agrandit pour pouvoir plus facilement l'opprimer. En étendant les limites de la République, il divise ses forces & l'affoiblit. L'art de regner ne consiste pas seulement à sçavoir garder le secret, mais encore à faire transpirer mystérieusement & avec adresse un dessein apparent, qui serve de voile au projet principal. Princes, publiez des projets qui soient même véritables, mais que vos Ministres ignorent, s'il se peut, le projet principal. Quiconque dans sa dissimulation nesçait

pas ſe ſervir de la vérité, eſt bientôt percé à jour.

Cependant il eſt des événemens que la prudence humaine ne peut prévoir. On connoît donc le grand Politique, à ſçavoir remédier aux malheurs qu'il n'a pû éviter. Julie fille de Céſar, & femme de Pompée, meurt; Marcus Craſſus eſt tué en Aſie. Ces deux morts imprévûes donnent une violente ſecouſſe à l'autorité de Céſar. Déja on veut lui ôter le gouvernement des Gaules. Il reçoit l'ordre de retourner à Rome, & de remettre le commandement de l'Armée à ſon Succeſſeur. Il répond à la République qu'il eſt tout prêt à

exécuter ſes ordres, pourvû que Pompée montre la même docilité.

M Si Céſar refuſoit poſitivement d'obéir, il ſeroit regardé comme rebelle, & ce titre odieux ſaperoit les fondemens de ſa grandeur future; parce que ſes Partiſans étant à Rome, ſe feroient même un mérite auprès du Sénat de déſavouer un rebelle; & ſa ruine totale ſeroit la ſuite néceſſaire d'un tel abandon. Quelles ſont donc les vûes de Céſar par ſa réponſe? Il prétend, parce qu'il a en effet droit de le prétendre, à un ſort égal au ſort de Pompée. Il met le Sénat dans la gênante néceſſité de ne voir dans

une ſemblable réponſe que beaucoup de fermeté, d'amour de la gloire, & beaucoup d'émulation, quoiqu'elle couvre des deſſeins contre la République, & qu'elle enſeigne l'art par excellence de déſobéir ſans paroître criminel. Céſar, en bornant pour le tems préſent ſes deſirs, a été traité comme Pompée, ſe fait des protecteurs de ſes propres ennemis, puiſqu'il les réduit à la violente extrémité de le protéger, ou de déclarer Pompée coupable. D'ailleurs par ſa réponſe, il ſe ſouſtrait à la néceſſité d'obéir, parce qu'il n'ignore point que Pompée, auſſi ambitieux que lui, ne voudra point

quitter le commandement Quiconque veut, ſans ſe rendre odieux, ſe ſouſtraire à l'obéiſſance, doit faire ſemblant de conſentir à tout ce qu'on exige ſous une condition qui paroiſſe raiſonnable, mais qui en même tems ſoit impraticable.

*H* César, après avoir mis en uſage tous les moyens les plus convenables pour gagner les Sénateurs, gagne ſon armée par ſes libéralités ; il double la paye, paſſe le Rubicon, fait trembler le Sénat, qui s'enfuit à Durazzo, & reſte maître de toute l'Italie.

*M* Plus un projet à d'étendue & de grandeur, plus celui qui l'imagine doit avoir des moyens de le conduire

conduire à une heureuſe fin, de peur que l'un venant à manquer il n'entraîne la ruine de tout le plan. Nous voyons Céſar partir de ce principe fondamental d'une politique ſenſée : il perd ſes amis, mais l'argent & les forces, les deux nerfs puiſſans de la guerre, lui reſtent. Le Sénat au contraire n'a pour toute reſſource qu'une autorité inpuiſſante pour ſoumettre Céſar : l'eſpoir qu'à Céſar de ſe rendre maître de Rome, porte ſur un point plus ſolide, ſur l'affection & ſur l'intrépidité de ſes ſoldats : auſſi les Sénateurs le voyent-ils paroître, oubliant qu'ils viennent de lui donner des ordres ils prennent la fuite. Qui-

conque aſpire à la gloire de ſe faire obéir, doit raſſembler des forces pour commander, & ſe dédommager par des bras achetés de ceux que l'infidelité lui enleve.

H La fuite du Sénat laiſſe les portes de Rome ouvertes à Céſar : il y entre plus en libérateur qu'en conquéranr : les deniers du Tréſor public, non ceux des Citoyens, ſervent à récompenſer ſes ſoldats; il plaide ſa cauſe, il a l'adreſſe de charger Pompée abſent de tous les troubles : il ne parle que pour la paix ; & il ne demande que le Conſulat pour prix de ſes exploits.

M Un Conquérant qui peut être

maître, & qui se borne à la Dignité dont un Citoyen peut être revêtu, persuade aisément au peuple qu'il soumet, qu'il n'a d'autre vûe que d'être Citoyen. César par une conduite si sage porte un coup funeste à la République, & fait voir au peuple Romain, qu'au lieu d'en vouloir à l'Empire, il n'en veut qu'à la gloire de Pompée. Il sauve la Ville du pillage de ses troupes : cette attention justifie cette idée ; personne ne peut s'y refuser, & déja Rome regarde l'armée de César non comme l'armée de César, mais comme l'armeé de Rome. César, assuré de la fidelité de ses soldats, se borne au titre de Con-

ſul, mais exerce la puiſſance de Roi ; cette politique lui fait une réputation d'autant plus ſolide, qu'elle porte ſur l'affection publique : il voit bien qu'en diſtribuant à ſes troupes le tréſor public il enrichit les particuliers. Ses ſoldats ne ſont que des canaux par leſquels il envoye au peuple des richeſſes qui reſtoient paralitiques dans le tréſor : un adminiſtration ſi bien commencée charme tout le monde ; le peuple aime un gouvernement qui lui porte l'aiſance, & qui le rend opulent.

H Céſar, au lieu de pourſuivre Pompée juſqu'à Durazzo, porte ſes forces en Eſpagne, où il ſçait

que ce Général a raſſemblé la plus grande partie des ſiennes. *Allons*, dit-il, *premierement contre une Armée ſans Général, & nous nous tournerons enſuite contre un Général ſans Armée.* Il charge Caïus Antonius & Dolabella du ſoin de couvrir l'Italie, avec ordre de faire tous les préparatifs néceſſaires pour paſſer la mer, après ſon expédition d'Eſpagne.

En ſuivant exactement Céſar dans toutes ſes démarches, on le reconnoît non pas l'ennemi perſonnel de Pompée, mais l'ennemi irréconciliable de ſa puiſſance. C'eſt pourquoi il ſe porte plutôt en Eſpagne qu'à Durazzo; ou même il n'ira point, ſi

Pompée n'y raſſemble une Armée. La haine perſonnelle eſt la paſſion des particuliers ; mais les paſſions de Céſar, ſont les paſſions des Princes, qui ne reconnoiſſent pour ennemis que les obſtacles à leur grandeur. En effet nous voyons Céſar traiter avec clémence les vaincus ; & la gloire d'avoir triomphé, étouffe dans cette grande ame le plaiſir de la vengeance.

La victoire eſt dans les Princes le terme de la haine, & ſouvent de l'amour.

*H* Céſar, après avoir défait en Eſpagne, & diſperſé les Troupes de Pompée, marche vers Durazzo ; il y perd la premiere

bataille, & gagne la ſeconde aux Plaines de Pharſale, où il défait entierement Pompée, & ne lui laiſſe que l'humiliante reſſource de s'enfuir en Egypte.

Céſar eſt battu dans la pre- *M*
miere bataille, mais il n'eſt pas vaincu; ce revers ne le décourage point, mais l'inſtruit; il apprend à mieux connoître ſon ennemi. Vainqueur lui-même d'un évenement ſi contraire, il prend mieux ſes meſures, livre une ſeconde bataille, & remporte une victoire complette. Céſar, quoique vaincu, eſpere encore de vaincre; Pompée, quoique vainqueur, craint d'être vaincu. Le premier a triomphé du plus

grand obſtacle, de la crainte; plus le ſecond à gagné plus il craint de perdre. Céſar à l'eſpérance pour guide, Pompée la crainte : Céſar triomphe, & Pompée eſt défait. L'amour de regner, & le courage naiſſent enſemble : ces deux jumaux ont les mêmes affections : l'un des deux manque-t-il, rarement l'autre ſe ſoutient. Le deſir de regner ſert d'aliment à l'intrépidité de Céſar. Veut-il paſſer le Rubicon? *Camarades*, dit-il à ſes ſoldats, *paſſons, le ſort en eſt jetté* : la tempête repand l'allarme ; le trouble paſſe juſques dans le cœur du Pilote. Il tremble : *ne crains rien*, lui dit Çéſar, tu porte

Céſer

César & sa fortune. Un Prince doit toujours rendre les Dieux garants de son sort, s'il veut encourager les peuples qui s'y intéressent ; alors il est plus que leur Prince ; il est leur Dieu. Nouveaux Enées ils le chargent sur leurs épaules dans le moindre danger.

César poursuit Pompée en Egypte. Ptolomée fait assassiner Pompée pour faire sa cour à César. Celui-ci ne veut point voir la tête de son Rival : il est plus généreux ; il plaint son sort. H

César n'est point ébloui de ses succès : il est trop grand Politique pour ignorer que, s'endormir sur sa victoire, c'est toucher au mo- M

ment de sa défaite, & que quiconque s'endort sur ses lauriers, risque souvent de s'éveiller sur des ciprès; il est trop grand Capitaine pour donner à son ennemi le tems de respirer; il poursuit Pompée en Egypte: son nom le devance partout, il lui vaut une armée: déja Ptolomée le craint; de la crainte il passe à la lâcheté. Il envoye, contre le droit des gens, la tête de Pompée à César. Mais César trop grand pour applaudir à un grand crime, le punit; & trop politique pour ne pas en tirer avantage, en recueille tous les fruits: loin de louer Ptolomée il le blâme; cette conduite adroite le fait passer pour

généreux, quoiqu'il ait le vice opposé; s'il approuvoit Ptolomée, ne faudroit-il pas le récompenser? Le grand art de regner consiste à prendre d'une main les avantages que le crime nous offre, & à le punir de l'autre. Ptolomée rend sans doute un service important à César en le délivrant de Pompée ; mais si César plaint son Rival, je remarque que ce n'est que pour enlever injustement sous les apparences de la justice, le Royaume à Ptolomée ; si au contraire César laisse échapper quelque signe de joie, reconnoissant par bienséance, il est obligé de traverser sa politique en laissant Ptolomée paisible possesseur de son Royau-

me : si les Grands méprisent les bienfaits, ce n'est que pour se dispenser de la reconnoissance; mais n'en recueillent-ils pas clandestinement tous les avantages ?

*H* César, après avoir vengé la mort de Pompée, par celle de Ptolomée, qui est tué dans la bataille, se rend maître de l'Egypte; il en donne le gouvernement à Cléopatre qu'il aime.

*M* Si l'amour de Cléopatre coûte le gouvernement de l'Egypte à César, il ne lui coûte pas une seule foiblesse. Amant de Cléopatre, il ne cesse point d'être Général contre Ptolomée. Il fait l'amour à celle-là, sans cesser de

faire la guerre à celui-ci. Son amour dominant eſt l'amour de la gloire ; l'amour de Cléopatre lui eſt ſubordonné. Il s'amuſe avec elle, mais ne ſe laiſſe point amuſer. Son deſir de dominer, domine même ſur ſes plaiſirs. Son ambition eſt la Reine de ſes paſſions. Loin de ſe laiſſer dominer en jouiſſant, il jouit en dominant. Il ſçait en un mot (ce que beaucoup de Princes ignorent) il ſçait être tout à la fois Amant & Céſar. Tout Prince qui eſt eſclave de ſes plaiſirs, touche au moment fatal d'être Sujet de ſes Sujets.

Dès que Céſar a réduit l'Egypte, & ſubjugué pluſieurs Provin- *H*

ces de l'Afrique, il retourne à Rome pour recevoir les honneurs du triomphe ; mais il refuse ceux que l'on veut lui rendre pour la victoire qu'il a remportée sur Pompée.

Pompée étoit Consul, & César n'ignore point que triompher d'un Consul Romain, ce seroit triompher de Rome même, par conséquent l'offenser ; aussi refuse-t-il obstinément des honneurs si perfides. Ce refus lui attire plus d'applaudissemens que tous les autres triomphes. Le peuple qui ne pénétre jamais plus avant que l'écorce, ne voit dans cette conduite que la modestie & la modération d'un

Héros couvert de gloire ; mais qui ne s'enorgueillit point : ses ennemis, quoique vaincus, ne sont-ils point forcés à se déclarer ennemis de Rome, ou à le louer avec Rome ? Les réduire à cette fâcheuse alternative, n'est-ce pas les anéantir ? En effet tous les autres triomphes sont les triomphes de César soldat ; mais le refus adroit du triomphe de Pompée, est le vrai triomphe de César Prince. Pourquoi ? Parce que la fortune n'a aucune part à la gloire de ce refus, & qu'il est entierement l'effet d'une vertu supérieure qu'il ne doit qu'à lui-même.

*H* C'eſt du jour de ce grand triomphe que date la fondation de l'Empire Romain. Céſar ſe voit à la tête des affaires de l'Univers; mais il n'oublie point comment il y eſt parvenu : il ſait que le peuple Romain déteſteroit la clémence & la douceur même, revêtues des ornemens Royaux, & qu'il adore l'autorité Royale ſous la Robbe Conſulaire : il ſe borne au titre d'Empereur, titre qui appartient aux Généraux qui ont reçu les honneurs du triomphe ; il refuſe celui de Roi.

*M* Juſqu'ici je vois la politique de Céſar marcher de niveau avec la politique qui veut uſurper la puiſ-

ſance ſuprême ſans ſe charger du titre odieux de Tyran. Plus il affecte d'être l'égal de ſes ſujets, plus il établit ſa puiſſance, & plus il déconcerte ſes ennemis. Un peuple né libre ſe prête à toutes les innovations ſéduiſantes, pourvû qu'elles ne le dépouillent point de l'écorce de la liberté; que le peuple Romain puiſſe dans ſes fers dire: *Nous avons conquis une telle Province, nous avons rendu un tel Prince notre tributaire;* il léchera les chaînes dont on le charge. Céſar eſt Romain; il connoît le génie du peuple qu'il commande; mais réſiſtera-t-il toujours aux piéges que ſes en-

nemis tendent à ſon ambition ?

H La flaterie, cette ennemie puiſſante du genre humain, fait échouer toute la prudence humaine ; ſes armes ſont invincibles, les coups qu'elle porte ſont aſſurés, Céſar l'éprouve : des flateurs adroits, lui racontent tous ſes exploits glorieux, lui repréſentent que le titre de Conſul & celui de premier Citoyen ſont égaux, & que l'un & l'autre ſont une récompenſe bien modique pour tous les ſervices éclatans qu'il a rendus à la République ; que tel qui a vaincu des Rois eſt bien digne lui-même du titre de Roi ; que n'oſer entreprendre de le deve-

nir, c'eſt ſe montrer indigne de l'être, ou du moins craindre ſes ennemis : le poiſon fait ſon effet. La prudence de Céſar s'éclipſe ; le ſouvenir de ſes grandes actions l'éblouit : ces diſcours flateurs remuent ſon amour propre ; ſon ambition ne reconnoît plus de frein. Céſar n'eſt plus Conſul : cette dignité flétrit ſa gloire : il tranche du Roi ; & mépriſant l'uſage établi, il ne ſe leve plus lorſque le Sénat en corps va lui rendre ſes reſpects.

Saper les principes fonda- *M*
mentaux d'un Gouvernement que le peuple a adopté, ſans encourir ſa haine, & ſans exciter contre ſoi des fermenta-

tions dont les ſuites ſont funeſtes, eſt un prodige dont aucune Hiſtoire ne nous fournit d'exemple. Mais laiſſer au Gouvernement toutes les apparences de ſon ancienne conſtitution, & le miner ſourdement ſans que le peuple ſoupçonne qu'on tend des nouveaux piéges à ſa liberté imaginaire, c'eſt le chef-d'œuvre de la politique la plus rafinée, & que nous avons admiré juſqu'ici dans toutes les démarches de Céſar. Si le titre de Roi ne le ſéduiſoit point, nous le verrions la hache à la main, couvert de la Robbe Conſulaire, parvenir ſans Sceptre & ſans Diadême à ce point

d'autorité & de puissance, qui le rendroit l'Arbitre souverain de la vie & des biens d'un peuple Républicain ; mais il prend le titre de Tyran ou de Roi (titres alors synonimes, ) le peuple ne voit plus dans César, qu'une puissance terrible, qui va l'opprimer, & la distance qu'il apperçoit entre le sujet & le Roi mortifie sa vanité, que la distance, qui étoit entre le Citoyen & le Consul, nourrissoit. Bien-tôt le titre odieux de Roi qui a séduit César, sera le terme fatal de son autorité & de sa vie. Un Prince bon politique ne doit point s'attacher aux noms, mais aux choses, & préférant

les droits aux titres, il doit mépriser les uns pour se saisir des autres.

H César ébloui du titre de Roi, non-seulement méprise le Sénat, mais encore tourne en ridicule le nom de République : il se laisse encore mieux pénétrer par les transports de colere auxquels il s'abandonne, lorsqu'il apprend que les Tribuns ont puni un homme pour avoir eu la témérité d'avoir mis une Couronne Royale sur une de ses Statues. Alors tout le monde apperçoit le Roi dans le Consul à travers la Robbe Consulaire ; mais Rome déteste les Rois : elle ne reconnoît plus que le Tyran dans

celui qu'elle regardoit comme ſon libérateur, qu'elle aimoit comme ſon pere, & qu'elle reſpectoit comme ſon conſervateur : elle cherche des bras pour ſe vanger de ſon aveuglement, l'envie lui en fournit. Marcus Brutus, Marcus Spurio, Cayus Craſſus, Cayus Caſca, Attilius-Cimber, &c., le poignardent au milieu du Sénat.

Tant que Céſar a mépriſé le M titre de Roi, il l'a été en effet avec le titre de Républicain ; mais les Républicains l'aſſaſſinent dès qu'il laiſſe voir qu'il viſe à la Royauté : le grand art d'un Uſurpateur ne conſiſte point ſeulement à monter, mais

encore à se garantir de la chûte. si César avoit possédé l'art par excellence de se soutenir, comme il possédoit supérieurement celui de parvenir, ses ennemis n'auroient point eu l'art de le faire tomber. Tout Prince qui se croit assuré sur le trône est voisin de sa chûte; tel au contraire qui se croit chancelant s'y soutient. Plus on est élevé, plus on doit être sur ses gardes; parce qu'en effet on est plus exposé à l'impétuosité des vents de l'ambition.

Les Devins prédisent la mort à César. *Spurina* lui dit de se garder du quinziéme jour de Mars. César allant au Temple

à

à pareil jour, l'apperçoit & lui dit en se moquant de lui: Voici, Spurina, le quinziéme jour arrivé. Oui, lui répond Spurina; mais il n'est pas encore passé.

Dès que les Devins sont en *M*
crédit à Rome, César péche contre la politique en méprisant leurs avis: il ne convient point à un Prince de faire parade d'une Philosophie, qui après tout n'a de la Philosophie que le nom: s'il méprise certains avis, que ce ne soit qu'en apparence; mais qu'il s'en serve en particulier: tout devient important à un Souverain usurpateur. Quoique tous les Auteurs se réunissent pour admirer les

réponses que César fait à ceux qui lui conseillent de garder sa personne, je ne saurois les approuver. Car enfin que prétend-il leur faire entendre en leur disant qu'il aime mieux mourir une fois que de vivre toujours dans la crainte & dans la défiance ? Qu'il a acquis assez de gloire; mais il lui en restoit à acquérir : étoit-ce qu'il ne craignoit point la mort ? Mais cette rodomontade est d'autant plus indigne de lui, qu'elle est superflue : il a fait ses preuves ; étoit-ce enfin qu'il étoit préparé à tout événement, & qu'il défioit le sort de le surprendre ? Mais quelle est la Philosophie

la plus ſaine pour un Prince, ou de ſupporter avec fermeté les malheurs en négligeant de les prévenir, ou de les prévenir en effet avec une prudence qui déconcerte ſes ennemis & même le ſort? D'ailleurs n'eſt-ce pas céder la victoire à ſes ennemis que de ne pas mettre tous ſes ſoins à traverſer leurs projets lâches & criminels? Peut-être vouloit-il joindre à la gloire de conquérant celle d'eſprit fort; mais quelle erreur! N'eſt-pas la juſteſſe, & non la force de l'eſprit qui fait le grand Prince?

## CHAPITRE II.

### *OCTAVIEN.*

A PEINE Octavien a-t-il atteint l'âge de dix-huit ans, qu'il apprend la mort de son Oncle : il quitte la Pouille, vole vers Rome le cœur rempli de la vengeance qu'il médite contre les assassins de César ; mais sa Mere arrête cette impétuosité déplacée, & lui prouve par les raisons d'une politique sensée, qu'il doit au contraire respecter comme vertu un crime que la République a jugé nécessaire : elle lui fait sentir la grandeur d'a-

me qu'il y a à facrifier l'amour du fang à l'amour de régner. Octavien fe rend à l'importance de l'avis : fes yeux que la fougue de la jeuneffe & le defir de vengeance avoient obfcurcis, apperçoivent déja toute la lumiére d'un confeil auffi éclairé ; & fon premier effais de politique eft un chef-d'œuvre que le Prince le plus confommé dans cet art ne défavoueroit pas ; fon cœur s'ouvre tout entier à l'amour de régner. Octavien fait déja que, pour parvenir au Trône, il faut qu'il couvre fon reffentiment de l'amour de la Patrie.

Si César n'eût été que Conful, la Mere d'Octavien auroit M

admiré & en même tems encouragé son fils : ce desir de vengeance lui auroit paru glorieux, peut-être même n'auroit-elle cru son fils digne d'elle, qu'après que César auroit été vengé ; mais César étoit maître de l'Empire : le desir de son fils ne lui paroît plus qu'un courage impétueux qui est l'effet de sa grande jeunesse. Ce n'est plus qu'une vertu ordinaire qu'il faut sacrifier à une vertu supérieure, à l'amour du Trône : toutes les vertus qui sont vertus pour les autres hommes, ne sont plus que des foiblesses indignes d'un homme qui veut commander. Octavien instruit

par sa Mere, est frappé de cette vérité, qui est le point vertical de la Royauté. César n'est plus pour lui que Césa dont il doit hériter la puissance. La vûe du Trône efface la mémoire de l'Oncle : l'amour de regner donne encore plus d'étendue à la dissimulation d'Octavien : il se déclare ouvertement ennemi d'Antoine, parce que Marc-Antoine étoit ami de César. Il ne voit plus en lui que l'ennemi de la République : il donne le change au Sénat. Le Sénat tombe dans ses péges : chez les Grands l'amour du Trône est toujours plus puissant que l'amour de consanguinité. En bonne poli-

tique l'intérêt particulier doit céder pour un tems à l'intérêt commun : l'amour qu'on a pour ses parens porte sur un objet étranger. L'amour du Trône porte sur l'amour propre. Le premier vient du sang, le second de l'esprit : celui-là nous est commun avec les bêtes ; celui-ci nous fait participer de la divinité ; auquel donne-t-on la préférence ? Princes, la décision vous appartient.

On va voir la solidité du principe sur lequel est établie la politique de la Mere d'Octavien. Marc-Antoine, ami aussi fidéle, qu'Octavien est parent dénaturé de César, irrité d'une

telle noirceur, arme contre lui: celui-ci l'apprend, il ſollicite le ſecours de la République. Ciceron, ſéduit par ſon extérieur républicain, le crée Sénateur, & l'envoye avec le titre de Vice-Préteur, ſous les Conſuls Hirtius & Panſa contre Marc-Antoine, qui a mis le ſiége devant Modene.

Si Octavien avoit mépriſé le conſeil de ſa Mere, & ſuivi les ſentimens de vengeance que la mort de Céſar lui inſpiroit, la République n'auroit vû en lui qu'un vengeur de la ſouveraineté; au lieu qu'elle n'y voit qu'un ennemi déclaré de Marc-Antoine, ami déclaré de Céſar

& de ſa puiſſance. Dès que la République voit Octavien animé de l'eſprit Républicain, Marc-Antoine ſon ennemi, devient l'ennemi perſonnel de la République : ſa cauſe & celle de Rome ſe confondent, & ne font qu'une cauſe commune: on lui confie une partie de l'armée. Si la Mere d'Octavien n'ignore pas que par ſa naiſſance une partie du patrimoine de Céſar ne peut échapper à ſon fils, elle ſait auſſi que cette ſucceſſion peut le rendre à la vérité un Citoyen riche ; mais qu'elle le laiſſe toujours Citoyen. Elle ne veut pas que ſon fils ſe borne à commander à un coffre

fort, elle veut qu'il commande à des hommes. Par le conſeil de ſa Mere, il ſe met en état d'obtenir des troupes qui l'éleveront à l'Empire. Un bon conſeil vaut quelquefois un Royaume : n'eſt-ce pas par un bon conſeil qu'Octavien va obtenir un Empire ?

La prédiction touche à ſon H
accompliſſement : l'armée de la République triomphe de celle de Marc-Antoine. Hirtius reſte ſans vie ſur le champ de bataille. Panſa eſt bleſſé dangereuſement ; il meurt quelques jours après, & tous les lauriers de cette fameuſe journée ſe raſſemblent ſur la tête d'Octavien.

*M.* Rome aveuglée par la dissimulation d'Octavien, commence cependant à reconnoître son erreur : déja elle le pénetre; la mort des deux Consuls fait cette grande cure. Le bruit court dans Rome que Hirtius a été assassiné dans la mêlée, que les médicamens appliqués aux blessures de Pensa ont été empoisonnés, & qu'Octavien aspire à s'emparer du commandement. Deux hommes de moins pour un ambitieux, sont deux insectes écrasés. Si Octavien avoit ménagé les deux Consuls, il ne seroit encore qu'au troisiéme rang dans l'armée, & ce rang est méprisable pour quiconque en

veut au premier. La trahiſon eſt un inſtrument empoiſonné dont les Princes ſe ſervent, mais qu'ils ne touchent jamais. Octavien n'avoit point d'autre voie, & la morale des Grands conſiſte (nous l'avons déja dit) à regarder comme vertu un crime néceſſaire. Par cet artifice Octavien excite d'abord contre lui la jalouſie & l'indignation de Rome. Rome irritée ſe repent de ſa confiance, & c'eſt le point où Octavien vouloit, & devoit en effet la réduire.

Il demande au Sénat ce qu'il ſait que le Sénat ne lui accordera point; mais enfin il le demande pour tirer de ce refus un *H*

motif qui justifie ses entreprises, & qui lui concilie l'amitié des Soldats : Que demande-t-il ? De succéder aux Consuls dans le commandement de l'armée. La République se tient sur ses gardes, & refuse ouvertement; mais Octavien marche à la tête de ses troupes, dont il a acheté la confiance par de grandes libéralités, entre dans Rome, & obtient par la force ce qu'il ne voudroit pas obtenir de bon gré.

*M* Cette violence d'Octavien justifie les soupçons que Rome a formés, mais trop tard, sur sa conduite : il est chargé de la mort des deux Consuls; mais

il eſt vainqueur, & la victoire ne ſe met point en peine de ſe juſtifier. Tranquille ſur ces deux crimes, Octavien dont la politique s'étend, à meſure que ſon pouvoir augmente, embraſſe toutes les faces d'un objet, & ſe fixe à la principale. Il tire avantage de cette idée du peuple Romain, qui le charge de ce double homicide : il voit que le Sénat eſt comme intimidé de la fierté avec laquelle il regarde tous les diſcours que l'on tient ſur un ſujet ſi important : il ſe pare de ſa cruauté, parce qu'il ſait qu'on ne peut lui faire ſon procès. La fermeté des Grands dans les crimes qu'ils

commettent, fait leur innocence; d'ailleurs, Octavien connoît la Loi; s'il eſt cité, comment le condannera-t-on? Sur un bruit populaire? Mais cette forme de procéder eſt vicieuſe: il n'aura qu'à lui oppoſer la jalouſie de ſes ennemis. Où le Conſul a-t-il été aſſaſſiné? Dans la mêlée. N'eſt-ce pas le faire mourir dans le lit d'honneur? Peut-on appeller cette action un aſſaſſinat, puiſqu'elle paſſe ſous le nom pompeux de victoire? Octavien emploie la force pour ſe faire élire Conſul, & il réuſſit. Princes, permettez que je vous interroge. Quelle différence mettra-t-on entre

ûn tel Conful & un Prince?

Pendant que la hache à la H main & couvert de la Robbe Confulaire, Octavien exerce le defpotifme, Rome s'aigrit contre lui; mais Politique profond, il négocie fa paix avec Antoine, & recherche l'amitié de Lepidus. Ces trois fameux rivaux ont une entrevûe dans une Ifle du Labinus : ils concluent leur traité, d'où l'on voit éclore un nouveau Gouvernement. Le Triumvirat.

Le premier foin d'un ufurpa- M teur doit être de réunir fes forces, & d'anéantir tous les obftacles qui peuvent les divifer. Octavien fent bien qu'il ne peut

pas ſe ſoutenir, & contre la République, & contre Marc-Antoine. Dans une circonſtance ſi critique où trouvera-t-il un appui ? Sera-ce hors de Rome ? Se fortifiera-t-il de l'alliance de quelque nation étrangere ? Outre que cette politique n'auroit rien de ſupérieur, c'eſt encore inſtruire de ſes forces & de ſa foibleſſe, une nation étrangere en l'appellant dans ſon pays : ce ſont des eſpions qui ſont tôt ou tard payer trop cher les ſecours qu'on en reçoit ; d'ailleurs il lui reſteroit toujours un ennemi, c'eſt Marc-Antoine. C'eſt donc dans Marc-Antoine même qu'il cherche & trouve cette

ſage reſſource. Il fait ſa paix avec lui, & recherche l'amitié de Lepidus. Peu lui importe que celui-ci ait trempé ſes mains dans le ſang de Céſar, & que ce crime ait été récompenſé du Souverain Pontificat; avec Octavien, les morts ont toujours tort. Eſt-ce donc chez les Princes que la nature doit ſe faire entendre? Sa voix eſt une voix ſourde, qui ne porte jamais juſqu'au cœur des Grands; partout où l'ambition parle, la nature ſe tait. Tout dans Octavien part de ce principe, qui eſt le principe par excellence de la ſouveraineté; tout y aboutit. Pour déterminer ſes deux

rivaux, il leur offre leur part de la domination usurpée, & l'on voit ces trois fameux Romains se réunir par le même principe qui les divisoit.

Il est dans chaque homme une passion dominante dont toutes les autres sont esclaves : qu'un avare soit amoureux, l'avarice souffle & éteint le flambeau de l'amour, dès qu'il est question d'ouvrir le coffre ; l'amour domine-t-il ? l'avarice se tait, quoiqu'elle se voye volée par l'amour. La passion dominante d'Octavien est de regner, son desir de vengeance contre Lepidus, & sa jalousie contre Marc-Antoine, se perdent dans ce sentiment

qui remplit toute ſon ame. L'ambition ſans la diſſimulation n'eſt qu'un corps ſans ame; celle-ci eſt l'élément de l'autre; ce ſont deux corps qui n'ont qu'une tête, j'oſerois même aſſurer qu'ils n'ont qu'un cœur.

La plus grande partie du traité que font ces trois rivaux, roule ſur trois articles. Celui de l'intérêt eſt à la tête; il porte que l'Empire Romain ſera diviſé en trois Gouvernemens pendant l'eſpace de cinq ans. La Gréce & l'Aſie tombent ſous la domination de Marc-Antoine; Lepidus ſe voit maître de l'Afrique; l'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, la Germanie, & la

Sclavonie deviennent la portion d'Octavien. Après l'intérêt marche la vengeance; elle est l'objet du second article. Il y est arrêté que l'on fera massacrer les principaux Citoyens de Rome, encore zélés pour la liberté Romaine : cet article est presque aussi-tôt exécuté que conçû : trois cens Sénateurs sont égorgés; Rome se noye dans ses larmes & dans son sang. A la vengeance commune succédent les vengeances particulieres. Elles sont le sujet du troisiéme & dernier article ; il y est dit, que chacun sera maître de se venger de ses ennemis particuliers : chacun s'engage par ser-

ment à faire tomber ſous le glaive toutes les victimes, qu'il plaira à un des trois contractans d'immoler. En exécution de cet article, Marc-Antoine livre le Frere de ſon Pere à la fureur de Lepidus; celui-ci abandonne ſon Frere à la fureur d'Octavien, qui après avoir autrefois appellé Ciceron ſon Pere, le livre à la cruauté d'Antoine.

On voit dans ce traité les trois principes de la tyrannie, la fraude, la violence & l'impiété : la fraude en introduiſant ſous l'apparence d'un Gouvernement de cinq ans, un Gouvernement perpétuel; la violence en faiſant égorger tout ce qui

reſpiroit encore pour la République ; l'impiété, en prenant les Dieux pour témoins de ces cruautés. Par la fraude, ils renverſent de fond en comble le Goûvernement naturel aux Romains ; par la violence, ils foulent aux pieds, non-ſeulement les Loix civiles, mais encore les Loix de la Nature ; & par l'impiété, ils bravent la Religion, & défient la Divinité. Tyrans, ne peut-on pas vous dire, que toutes vos actions ſe rapportent à vous-mêmes, que vous n'aimez perſonne, & que vous ne croyez en rien ?

*H* Octavien ſignale le commencement du Gouvernement nou-

veau dont l'établiſſement lui coûte tant de ſoins, par la répudiation de ſa Femme, qui eſt remplacée par Claudia, Belle-fille de Marc-Antoine. Brutus & Caſſius ſont en Gréce, occupés avec le reſte de leurs troupes à ſoutenir la liberté expirante de la République : Octavien & Marc-Antoine uniſſent leurs forces, marchent vers les deux Républicains, & après pluſieurs combats les réduiſent à ſe faire donner la mort par leurs eſclaves.

La chaleur avec laquelle Octavien paſſe ſubitement de l'oppreſſion de Rome à celle de Brutus & de Caſſius, eſt dans

l'art de regner une des plus importantes maximes : elle consiste à harceler sans cesse un ennemi qui commence à succomber. Tout Souverain qui perd de vûe cette maxime, donne le tems à son ennemi de rétablir ses forces, & s'expose à succomber lui-même : le désordre & le découragement du vaincu valent une armée au vainqueur; & le grand art de maintenir le désordre dans une armée déja battue, est de la poursuivre l'épée aux reins jusqu'à sa défaite totale. Maxime qu'Octavien pratique avec habileté : il réduit en peu de tems Brutus & Cassius à ne savoir quel parti

prendre, & enfin à ſe faire tuer de déſeſpoir. Ne laiſſer pour toute reſſource à ſon ennemi que la mort, eſt certainement ce que la victoire a de plus flateur : n'eſt-ce pas en effet, en le réduiſant au déſeſpoir, lui arracher le cœur & lui couper la tête?

La Mort de Brutus & de *H*
Caſſius rendroit le Triumvirat paiſible poſſeſſeur de l'autorité ſuprême, ſi Marc-Antoine, ébloui de ſa grandeur, n'oublioit pas qu'il a une femme, & s'il ne ſe rappelloit point qu'il a une maîtreſſe. Après la défaite de Brutus & de Caſſius, il vole en Egypte dans les bras de Cléopatre. Octavien

retourne à Rome, récompenſe ſes ſoldats en leur diſtribuant les terres; mais Fulvie, femme de Marc-Antoine, furieuſe de l'infidélité de ſon mari, engage ſon couſin Lucius-Antonius, alors Conſul, à déclarer la guerre à Octavien, ſous prétexte qu'il n'a point eu d'égards pour les amis de Marc-Antoine dans la diſtribution des récompenſes: elle n'a cependant d'autre objet que d'arracher ſon mari des bras de Cléopatre. Auguſte, quoiqu'occupé à récompenſer, ne néglige rien pour ſe mettre en état de punir: il marche contre Lucius, le ſerre de ſi près dans Peroufe, que celui-ci vaincu,

par la faim, se jette aux genoux du vainqueur, qui le reçoit favorablement, & lui redonne son ancienne amitié.

Un Prince, qui n'a que la force pour tout droit de souveraineté, doit regner par la terreur jusqu'à ce qu'il soit solidement établi sur le Trône ; sa clémence en pareil cas seroit regardée comme foiblesse, ou comme crainte. Nous voyons Octavien encore chancelant, être vindicatif & cruel contre ses ennemis ; mais son autorité est-elle bien établie ? Il ne s'en sert plus que pour se signaler par sa clémence. Tout Prince qui veut se montrer sans passion, doit M

quelquefois pardonner les attentats même les plus énormes contre sa personne. La vengeance porte l'empreinte de la crainte ; & ce Prince péche bien grossiérement contre la saine politique, qui laisse transpirer dans sa conduite le plus léger soupçon de ce sentiment. Un Prince qui ne fait que punir, fait confondre la justice avec la vengeance : pardonne-t-il quelquefois, il fait voir en punissant, qu'il est plus occupé du soin de punir, que de celui de se venger. Toujours punir est être esclave de la Loi, pardonner au contraire, est une action de maître. Le Prince punit-il ? il

n'eſt que Juge. Pardonne-t-il? il eſt Prince. . . . . . .

Marc-Antoine ayant appris que Lucius-Antonius ſon Frere, & couſin de ſa femme, a déclaré la guerre à Octavien, part d'Egypte, arrive en Italie, ſe joint à Sextus Pompeius, qui avec les débris de l'armée de Brutus, s'eſt emparé de la Sicile. Cette conquête le rend maître de la mer : Octavien propoſe un accommodement: Mæcenas de la part d'Auguſte, Aſinius Pollio de la part de Marc-Antoine, ſont nommés pour les propoſitions. La négociation eſt heureuſe: la paix eſt conclue, & le Trium- H

virat renouvellé pour cinq ans. Sextus ſe contente de la Sicile, de la Corſe & de la Sardaigne qu'on lui accorde par le traité; & Marc-Antoine, devenu veuf par la mort de Fulvie, épouſe Octavie, Sœur d'Auguſte, & veuve de Marcus Marcellus.

*M* En examinant ſcrupuleuſement ce trait d'Hiſtoire, on ne peut ſe refuſer à la ſublimité de génie qu'Antoine montre lorſqu'il eſt queſtion d'enfanter des projets dignes d'un ſi grand Prince; mais on eſt indigné de ſon ineptie dans l'exécution. Dans Octavien au contraire on ne voit que des deſſeins ordinaires; mais on eſt obligé de

l'admirer

l'admirer dans l'exécution : il mesure ses projets sur sa capacité, & il ne se propose que ce qu'il est sûr d'exécuter. Il est certain que le traité de Marc-Antoine avec Sextus, auroit mis Octavien dans l'impossibilité de se soutenir. Sextus est maître de la mer, & l'Italie ne suffit pas à la subsistance des Légions & d'un peuple aussi nombreux que le peuple Romain, & les Légions Romaines. Il peut en interceptant la communication des Isles adjacentes & de l'Afrique, opposer à Octavien un ennemi invincible, la famine. Ce traité enléve donc la Monarchie universelle à Marc-Antoine.

L'accommodement qu'il conclut avec Auguste, est le premier pas qu'il fait vers sa ruine, & le dernier échelon qui manquoit à Octavien pour monter au Trône de l'Univers. L'art de regner ne consiste pas seulement à imaginer des grands projets, mais encore à bien conduire ceux que l'on fait. Le génie peut bien commencer un Prince; mais la prudence l'acheve. Les productions d'une imagination vive sont, à proprement parler, la vertu d'un Philosophe; mais la prudence est la vertu par excellence d'un Prince.

*H* Si Marc-Antoine s'étoit fixé à son alliance avec Sextus, la

guerre dans laquelle il se trouve engagé contre les Parthes, ne donneroit point une si violente secousse à sa fortune. Dès que Octavien est informé de cette guerre, il entre dans la carriere qu'elle ouvre à son ambition : pendant qu'Antoine est occupé avec les Parthes, il attaque Sextus. Un voisin si puissant le gêne ; mais les troupes d'Auguste sont batues dans toutes les occasions par celles de Sextus : le vaincu envoye Mécene solliciter du secours auprès de Marc-Antoine ; voyant que la fortune s'obstine encore à le traverser, il a recours à Lepidus : celui-ci vient en personne avec mille

Navires & quatre-vingt Galleres. Auguſte avec un ſecours ſi puiſſant, n'eſt pas plus heureux; cette nombreuſe Flotte eſt preſque détruite par une tempête, & Sextus tombe avec ſuccès ſur le reſte des Vaiſſeaux échappés à la fureur des vents; mais Octavien ſe découragera-t'il? non; il trouve des reſſources dans ſa conſtance & dans ſa fermeté. Il leve des nouvelles troupes, pourſuit ſon projet avec vigueur, ſe rend maître de Meſſine, & met en fuite Sextus, qui ſe réfugie en Orient avec les dix-ſept Galleres qui lui reſtent, pour implorer le ſecours de Marc-Antoine, qui le fait mourir.

Ce trait d'histoire rend sensible la différence que je trouve entre la conduite d'Octavien & celle d'Antoine ; il commence par rompre la ligue de Sextus & d'Antoine. A peine a-t'il conclu la paix avec ses deux ennemis, qu'il déclare la guerre au premier ; parce que le dernier, engagé contre les Parthes, ne peut le secourir : tout Prince qui veut affoiblir ses ennemis, doit s'attacher à les diviser. Mais Octavien pour assurer & étendre sa puissance, doit joindre à cette maxime qu'il pratique avec tant de succès, une fermeté à toute épreuve : aussi le vois-je se roidir

contre les coups que le destin lui porte : Prince habile il défend le tout quoiqu'il perde des parties : il connoît la nécessité de détruire Sextus pour assûrer Rome ; rien ne le rebute. Que la flotte périsse, qu'il soit battu de tous côtés, il ne se croit pas vaincu, son projet nourrit son courage, il triomphe de Sextus. La constance vaut à un Prince le double de ses forces.

*H* Sextus est-il mort ? Pline son Général, conduit ses galeres vers Lepidus, & lui persuade d'entreprendre la conquête de la Sicile. Lepidus se livre à ce projet & déclare la guerre à Auguste. Auguste, avant que d'en venir

aux mains ; corrompt par des Agens secrets les principaux Officiers de l'armée de ses ennemis. Il les gagne par des promesses séduisantes. Lepidus se voyant abandonné, se dépouille des marques du commandement, se jette aux pieds d'Auguste, implore sa clémence, obtient sa grace, trop heureux d'être réduit à passer le reste de sa vie à Rome en simple Prêtre ; & l'Empire du monde reste divisé entre Octavien & Marc-Antoine.

*M* Un grand Prince doit tenter tout avant que d'en venir à un combat. Octavien est trop grand Général pour craindre d'en venir aux mains ; mais il est trop

bon politique pour ne pas essayer tous les moyens de remporter la victoire sans se battre. Il fait pressentir les Officiers de l'armée ennemie, il réussit & se voit maître de plus de la moitié du monde, par une action qui ne lui coûte pas une goutte de sang. Les hommes sont la monnoye des Princes; ils doivent acheter les conquêtes qu'ils font aussi bon marché qu'ils peuvent. Ce métail est précieux. Le reste de la conduite d'Octavien répond à sa victoire. S'il a vaincu ses ennemis sans qu'il lui en coûte du sang, il veut jouir de sa victoire sans répandre celui de ses ennemis. Lepidus est un perfide. Il a

juré ſi ſouvent à Auguſte une foi achetée par tant de bienfaits, qu'il ne peut armer contre lui, ſans être ingrat. Une perfidie mérite une trahiſon. Il eſt abandonné des ſiens. Auguſte le voit à ſes pieds; maître de ſa vie, il lui accorde ſa grace. Ce trait de clémence ſeroit imprudence dans un Prince moins inſtruit qu'Octavien; mais il ſçait que ſi ſa clémence le fait aimer, il n'a plus d'ennemis; ſi au contraire elle enhardit à l'inquiéter, le fiſc ou tréſor public en profite. Dans un Gouvernement éclairé les fautes des riches enrichiſſent les Princes; celles des pauvres au contraire l'appauvriſſent.

*H.* Mais le bonheur amollit le cœur des plus grands Héros. Marc-Antoine ébloui de sa fortune, ne s'occupe plus que des plaisirs que lui offrent les appas & le cœur de Cléopatre. Tout à on Amante, il oublie qu'il est époux. Il ne se ressouvient plus d'Octavie qu'il a laissée à Rome depuis son dernier voyage. Octavien, de son côté, répudie Scribonia, qui lui a donné une fille appellée Livie. Livia-Drusilla femme de Tibere-Néron, pere de Tibere, qui est dans la suite Empereur, remplit la place de la répudiée. Drusilla est enceinte, & son mari est vivant. Mais Auguste, bien différent

d'Antoine, ſçait jouir des plaiſirs ſans que les plaiſirs le poſſédent. Il eſt tout enſemble à Druſilla & au Gouvernement. Il régne en jouiſſant, & jouit en régnant. Il réforme les loix & les coûtumes, éleve des temples, ſoumet les rebelles de la Sclavonie & de la Pannonie; il remplit tout l'Empire de ſa ſeule perſonne.

Octavien, en enlevant une *M* femme enceinte à ſon mari, commet, comme particulier, un double crime; mais le crime d'un particulier n'eſt pas un crime de Prince. D'ailleurs plus un Prince eſt grand, plus il a le cœur vaſte; un ſeul objet ne

peut point le remplir. Mais quoiqu'Auguste soit sensible aux attraits de Drusilla, il ne l'est pas moins aux intérêts de l'Empereur. Un Prince qui a les foiblesses de l'amant, ne doit point perdre de vûe les vertus du Prince. Nous voyons qu'Octavien se comporte mal; mais que l'Empereur gouverne bien. Princes, vous êtes hommes! (Hé, comment ne le seriez-vous pas?) Ayez des foiblesses puisqu'elles vous environnent; mais soyez prudens. Que les Rois, en violant les loix de la Religion & de la Patrie, ne perdent pas de vûe celles que le grand art de régner prescrit. Pourvû qu'ils soient jus-

tes dans la diſtribution de la juſtice, vigilans dans l'adminiſtration des affaires, prudens & courageux dans la guerre, ils feront grands Princes, quoique Princes corrompus. Je donne Octavien pour exemple. Voyons ſi en ſuivant Marc-Antoine, nous n'aurons pas lieu de le donner pour un modéle oppoſé.

Cléopatre, amante adroite, *H,*
accorde tout à Antoine, & lui donne toujours à deſirer. C'eſt en amour la politique par excellence. Par-là, plus Antoine jouit, plus il s'attache. De la violence de cette paſſion naît ſon dégoût pour Octavie. Il la répudie. Octavien irrité de l'affront fait à ſa

sœur, lui déclare la guerre. Cette répudiation lui ouvre le chemin à la domination universelle. Les deux armées se rencontrent près du Cap d'Actium, aujourd'hui Cap-Figolo. Les combattans s'obstinent. L'amour & l'ambition font durer le combat pendant dix heures. Cléopatre prend la fuite, & Marc-Antoine la suit en Egypte. Octavien les y poursuit. Marc-Antoine qui voit plusieurs de ses galeres passer du côté de l'ennemi, se croit trahi par Cléopatre. Il se tue. Octavien est vainqueur. Cléopatre craint la honte d'orner le triomphe d'Auguste. Elle imite son Amant.

Les foibleſſes d'Antoine ſont M les mêmes que celles d'Octavien. Mais les ſuites de leurs foibleſſes ne ſont-elles pas différentes ? Et les vertus de ces deux Princes ſe reſſemblent-elles ? Antoine perd la moitié du monde pour n'avoir pas ſçu ſe partager entre les plaiſirs & les peines du Gouvernement. Il oublie ſes vertus dans les délices, & ſes vertus l'y abandonnent. Voyant tout dans ſon amante, il n'a plus d'yeux pour le Gouvernement. Dès que Cléopatre prend la fuite, il ne ſe ſouvient plus qu'il eſt à la tête d'une armée. Auſſi efféminé que ſa Maîtreſſe, il voit tout l'univers

en elle, & s'enfuit. Des ſoldats aguéris rougiſſent de ſe voir commandés par un homme qui n'eſt plus qu'une femme. Ils ſe rangent ſous le commandement d'Auguſte, il eſt abandonné du plus grand nombre de ſes vaiſſeaux. Regner eſt le premier objet qui occupe l'eſprit & le cœur d'Octavien, Druſilla eſt le ſecond. Dans Antoine, la paſſion de dominer céde à la violence de la paſſion de regner ſur le cœur de Cléopatre. Octavien commande à ſon amour, l'amour commande à Antoine. Celui-là aime en Prince, celui-ci en particulier. Le premier regne en aimant; le ſecond aime en eſ-

clave

clave, & perd par ſon amour le Trône & la vie.

Octavien, après cette victoire, n'a plus rien à deſirer. Maître de l'Empire Romain, il retourne à Rome pour triompher. Le peuple lui donne le titre d'Auguſte, titre qui juſqu'ici n'a été donné qu'aux Dieux. Cette derniere expédition donne la paix au monde. Octavien ferme le Temple de Janus. *H*

Les Patriciens applaudiſſent au peuple, ils ſont charmés de ce qu'il déïfie Octavien : n'auroient-ils pas eux-mêmes inſpiré cette idée? En recevant les ordres d'Octavien, comme Octavien, ils ſe voyent ſoumis à un *M*

Prince qui eſt né leur égal dans la République ; mais la honte de leur ſervitude diſparoit dès qu'Auguſte eſt élevé à la Dignité des Dieux : par certe politique leur eſclavage n'eſt plus eſclavage, il eſt grandeur. Servir les hommes eſt la honte des hommes ; mais la gloire des hommes eſt de ſervir les Dieux.

*H* Les Eſpagnols, les Bavarois, les Hongrois, les Tranſilvaniens, les Bulgares, les Serviens & les Dalmatiens ſe ſoulevent. Il marche en perſonne contre l'Eſpagne, il envoye ſes deux beaux Fils Tibere & Druſus, contre ce monde de peuples : Druſus eſt tué ; mais Tibere les range à leur

devoir. Auguſte dont le bonheur égale la prudence, rentre dans Rome victorieux ; une paix univerſelle ſuccéde aux troubles.

Nous voyons qu'Auguſte a *M* vaincu tout ce qui lui étoit ſupérieur dans la République, qu'il a triomphé de ſes égaux. Brutus & Caſſius ſont obligés de ſe faire donner la mort par leurs eſclaves. Sextus qui cherche un aſile en Aſie eſt condamné à la mort par Marc-Antoine. Lepidus n'eſt plus qu'un Prêtre condamné à prier les Dieux. Marc-Antoine ſe poignarde. Le ſeul Auguſte eſt Maître de l'Univers.

Une fortune ſi conſtante eſt cependant traverſée par les trou-

bles que suscitent plusieurs peuples qui veulent secouer le joug d'un si grand Prince. Que fait Auguste ? Se reposant sur ses lauriers, se contentera-t'il d'envoyer des Généraux pour soumettre les rébelles? Non : Auguste marche en personne, politique saine qui le met à couvert de toute révolution. Il sçait qu'il a acquis par la force la domination sur un peuple Républicain : né égal du peuple qu'il commande, il craint que le Général ne se fasse Prince dans un pays où le peuple n'est point accoûtumé à la soumission ; il craint que son homme de confiance ne se rappelle qu'il est égal à celui à qui

il obéit, & que son ambition ne le porte à s'égaler à celui qui lui commande. Tout Prince nouvellement établi, doit-être soldat; s'il n'est point soldat, e soldat ne peut-il point devenir Prince?

Auguste jouit pendant 14 ans *H* d'un repos qu'il a mérité par tant de travaux, & dont sa douceur & sa clémence le rendent digne; envain on parle mal de lui, envain on prétend noyer dans une innondation d'écrits satyriques la tranquillité dont il jouit, sa célébrité acquise par tant d'exploits & par tant de vertus le mettent au-dessus des clameurs de l'envie: le nom des Auteurs n'a

pas même l'avantage d'approcher du Trône : Octavien les méprise & veut les mépriser sans les connoître. Il défend de prononcer leur nom en sa présence. Il protége les Arts & les Lettres ; son regne devient par ses libéralités leur regne. Il amuse le peuple par les fêtes, & les jeux : il éleve des somptueux édifices : voilà l'agréable. Mais il s'attache à établir un gouvernement heureux sur des nouvelles loix : c'est l'utile. Un flux de ventre termine une si belle vie & un regne si heureux.

*M.* Octavien déploye avec art sa magnificence & sa générosité, deux vertus, la félicité du peu-

ple, mais vertus ignorées dans le Gouvernement Républicain. Un peuple Républicain se voit avec patience dédommagé d'une indépendance imaginaire, par les libéralités du Prince qui l'a soumis.

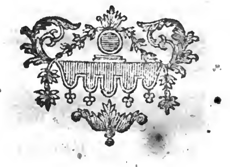
Octavien n'ignore point qu'une puissance établie par la force, est une puissance chancelante, & qu'il faut lui donner des arcboutans. Par ses libéralités & sa magnificence il ôte au peuple comme avec la main le desir de l'ancien Gouvernement, en lui faisant sentir que la Monarchie lui est plus utile que la République, & qu'il vaut mieux obéir à un Prince généreux qu'à un

Sénat de tyrans. Ses libéralités font une démonſtration triomphante.

Il ne daigne point ſe venger des écrits injurieux. Un Prince qui voit à ſes pieds un million d'hommes, ne doit pas s'avilir juſqu'à ſe venger d'une poignée de rebelles qui l'attaquent ſous le voile de l'anonimité. Si Auguſte s'attache à ne point ſçavoir leur nom, c'eſt par un effet de ſa grandeur d'ame; il craint malgré ſa vertu les retours de l'humanité, & de deſcendre du Trône de l'Univers & de ſe confondre avec les hommes. Il veut éviter enfin l'humiliante néceſſité de les punir

de

de les pardonner : les punir eſt aiguiſer les traits de la ſatyre : les pardonner, eſt lui donner des aîles.



# CHAPITRE III.

## *TIBERE.*

NOUS venons de voir dans Octavien, Prince aussi grand par la bonté & l'excellence de son cœur, que recommendable par la pénétration, le génie, & la connoissance parfaite qu'il a porté à la souveraine Puissance, que jamais Prince ne réunit mieux l'art de regner à l'art de commander.

Tibere va nous donner le spectacle d'un caractere bien différent. Si comme Octavien il a toutes les parties qui font

un habile Prince, il n'a pas comme lui celles qui font le bon Prince.

La dissimulation de Tibere n'est pas seulement cette dissimulation, qui par une fatalité désolante est essentielle à l'art de regner; elle doit avoir plus d'étendue: il faut d'abord gouverner; il faut ensuite ne pas laisser pénétrer son caractere odieux. Tibere fournit pendant quelque tems à ces deux objets principaux; mais bientôt la chaleur de ses passions desséchera le vernis dont il se couvre, & le grand Prince ne pourra plus cacher le mauvais Prince.

Dès que Tibere apprend la H

mort d'Octavien, il prie ſa mere de tenir cette mort cachée juſqu'à ce qu'il ait fait aſſaſſiner Agrippa Poſthume, fils de Julie ſa femme qu'il déteſtoit avant, mais qu'il mépriſe depuis la mort d'Auguſte. Déja il n'a plus de commerce avec elle; il lui défend même de ſe préſenter devant lui.

*M* La vie d'Agrippa rendroit Tibere uſurpateur. Tôt ou tard Agrippa rentreroit dans ſes droits: il faut donc qu'Agrippa meure; afin que Tibere regne. Si Julie s'étoit comportée avec décence, ſon mari ſeroit Empereur, il eſt vrai, mais non pas Tibere. Tibere fait donc aſſaſſi-

ner Agrippa & méprise Julie; afin que le peuple apprenne que Tibere n'est Empereur, que parce qu'il est Tibere.

Lorsqu'on veut se mettre en possession d'une puissance usurpée, on doit pour sa sûreté affecter de ne la tenir que du peuple, & non du prédécesseur; ce phantôme de pouvoir que l'on lui abandonne pour une puissance réelle flatte sa vanité, & l'étourdit. Il croit recouvrer sa liberté, lors même qu'il resserre ses chaînes. Faire des Rois, c'est être plus que Roi: mais si le peuple pensant se donner un Pere, se donne un Tyran, cette prééminence est-elle plus que momentanée?

H Le Sénat effrayé de la mort d'Agrippa, prie Tibere d'accepter l'Empire ; mais Tibere feint de le refuser.

M Tibere pour être Empereur, fait assassiner Agrippa; cependant il refuse la suprême puissance lorsque le Sénat le prie de l'accepter. Quelles peuvent-être les vûes d'un Prince par un refus si inconséquent ? Ne seroit-ce point que Tibere veut avant que de monter sur le Trône, être assuré de ne point en descendre ? S'il se fait prier pour accepter l'Empire, c'est pour apprendre au Peuple Romain que c'est du Sénat & non d'Auguste, qu'il tient le pouvoir souverain. Par ce re-

fus ſimulé il ôte aux parens d'Auguſte tout ſujet de jalouſie, & anéantit leurs prétentions; peut-être même (& la conduite de Tibere juſtifiera nos conjectures,) veut-il par ce refus ſe conſerver le tems de découvrir par lui-même ceux qui ſouhaitent où qui voyent avec impatience ſon élevation : à ce trait on doit connoître le grand Prince. La premiere ſcience d'un Roi eſt de connoître ſes Sujets ; la grande ſcience des Sujets conſiſte à flatter leur Prince : de ces deux ſources coulent la tranquillité des Souverains, & la félicité des peuples.

Tibere commence ſon regne

par un coup d'Etat hardi; il ordonne que le Tribun qu'il a chargé de tuer Agrippa, comparoisse au Sénat, afin qu'il dépose que c'est d'Auguste, & non de lui, qu'il a reçu l'ordre de commettre ce meurtre.

M Par ce chef-d'œuvre de la politique la plus hardie & la plus sensée, Tibere se montre aussi dépendant du Senat qu'un Citoyen, quoiqu'en effet il exerce toute la Puissance d'un Roi; il se concilie la bienveillance de ce Corps auguste; le Senat croit voir renaître dans cet acte de soumission, son autorité premiere: si Tibere d'ailleurs ne charge point la mémoire de son pré-

déceſſeur, le ſouvenir de ſon regne heureux peut aigrir les eſprits contre le regne de Tibere. Il faut que Tibere l'efface, ou du moins qu'il le faſſe oublier. Il l'attaque par l'imputation d'un crime, dont il eſt ſeul coupable & dont il tire ſeul tous les avantages. Il accuſe un mort; & les morts ſont ſans réplique. Si Tibere n'ignore point que le Trône vaut bien un crime, il ſçait auſſi que le crime eſt indigne du Trône. S'il le commet pour regner, il ne veut pas paroître lui devoir la puiſſance ſuprême; il ſe donne bien de garde de protéger l'exécuteur de ſes ordres impies; quoiqu'il

doive l'Empire à l'exécution. Princes, si vous recueillez les fruits de la trahison, gardez-vous de ménager le traitre. C'est un témoin perfide, dont il faut étouffer la voix.

Courtisans, que cette leçon vous éclaire : si comme le Tribun vous n'avez pas assez de force pour résister aux ordres qui font rougir les Princes, ayez du moins assez de prudence pour craindre la reconnoissance des Tiberes ; ignorez-vous que la crainte est la vertu des lâches?

*H* L'armée du Rhin n'a pas plûtôt appris l'élevation de Tibere, que les Légions se révoltent; elles choisissent pour Empereur

Germanicus leur Général, neveu & fils adoptif de Tibere; mais Germanicus préfére la gloire d'être Sujet fidele à celle d'être Empereur uſurpateur. Il refuſe l'offre de l'armée, ramene les eſprits, appaiſe la ſédition, & ſoumet les troupes aux ordres de Tibere.

La générofité de Germanicus *M*
eſt ſuivant les loix de l'amitié; mais elle heurte les premiers élémens de la politique des Princes. Il ſçait que Tibere n'eſt parvenu au Trône que par le crime, & ne doit point ignorer que le crime heureux ne reconnoît point de bornes. Le droit de Tibere à l'Empire, n'eſt pas

plus positif que celui de Germanicus. Germanicus trahit donc ses intérêts & ceux de la Patrie, en transportant sur la tête de Tibere, la donation que l'armée lui fait du pouvoir souverain.

Germanicus ne peut point douter qu'il n'ait bien des qualités d'un Prince; son amour propre doit nécessairement transpirer à-travers sa modestie. Il est permis quelquefois de se rendre justice sur ses qualités; puisqu'il est ordonné de se la rendre toujours sur ses défauts. Si Germanicus refuse le Trône par défiance de lui-même, c'est foiblesse. Sa sincerité, sa fidelité sont des maladies dont la cure appartient à l'air du Trône.

De quelles vertus doit-on eſpérer de ſentir les effets pendant un regne établi ſur un aſſaſſinat ? Cependant Germanicus n'ignore point que celui de Tibere commence par le meurtre de ſon Beau-fils. La fidelité qu'il garde à Tibere n'eſt-elle pas une infidelité à la Patrie ? Ne ſeroit-il pas plus glorieux d'être fidéle à Rome que d'être fidéle au Tyran ?

Tibere eſt allarmé de la grande autorité de Germanicus, il l'eſt encore plus de ſes vertus éminentes. Il ne s'occupe plus que des moyens de le ſacrifier à ſon ambition, & c'eſt la récompenſe qu'il médite pour le

ſacrifice que Germanicus lui a fait.

*M* Les grandes vertus allarment les grands crimes; leur préſence irrite les remords. Un guerrier généreux peut bien pour ſubſiſter, ſervir un Tyran. C'eſt une néceſſité, & la néceſſité ne reconnoît point de loi; mais obliger un Tyran eſt une généroſité non-ſeulement imprudente, mais encore vicieuſe. C'eſt donner des forces & des aîles à la tyrannie. Les bienfaits portent avec eux l'empreinte d'une ſupériorité, que les Tyrans toujours troublés par la crainte & les allarmes, ne voyent qu'avec envie.

*H*. Pendant que Germanicus eſt

occupé à contenir la bonne volonté de l'armée qu'il commande, un Officier appellé Porcennius, souleve les Légions de la Pannonie contre Blesus leur Général. Elles lui demandent de l'argent & des exemptions qu'il ne peut leur accorder. Tibere envoye son fils Drusus qui éteint la révolte dans le sang de Porcennius.

Le trouble qu'appaise Germa- *M*
nicus n'est qu'une sédition : celui que Drusus arrête est une révolte ; le premier est une blessure que l'on guérit avec l'onctuosité des onguents, comme fait Germanicus en refusant l'Empire ; le dernier est une

gangrêne, où il faut appliquer le fer & le feu: c'eſt ce que fait Druſus en condamnant à mort Porcennius; celui-là en veut au Prince, celui-ci attaque l'Etat.

H Je remarque que Tibere dans le commencement de ſon regne affecte un extérieur modeſte, doux, pieux, & juſte, autant de rolles qui contraſtent avec ſon caractere; c'eſt l'enveloppe de ſes paſſions infames; on verra à-travers cette belle écorce la corruption du cœur. Il laiſſe tant d'autorité au Sénat, que la République ſemble avoir recouvré ſa premiere ſplendeur.

M La conduite que tient Tibere, prouve que la diſſimulation rend les

les Rois esclaves de leurs Sujets, & qu'étant inséparable d'un bon Gouvernement, Tibere auroit traversé sa fortune s'il s'étoit emparé de toute l'autorité. La saine politique prescrit aux Princes de se ménager un médiateur entr'eux & le peuple : autrement, c'est viser à sa perte en visant au despotisme, dont le vice consiste à laisser une distance trop considérable entre le peuple & le Trône ; à ne pas ménager un canal qui conduise les plaintes & les gémissemens aux pieds du Monarque, & qui entretienne la communication du peuple avec le Souverain. Tibere en laissant au Sénat un

certain extérieur d'autorité, se fait des arcboutans dont il étaye son pouvoir ; & bientôt cette branche de puissance qu'il lui abandonne deviendra le tronc de la sienne. Ce trait de dissimulation le rend esclave, il est vrai ; mais les Rois rougissent-ils d'une telle servitude ? Tibere sent tout le poids de la gêne où il vit : la violence qu'il se fait est un souverain topique. Il veut parvenir à ce dégré de domination, où le vice & le crime, armés du Sceptre, peuvent tout ce qu'ils veulent, & veulent tout ce qu'ils peuvent.... Mieux la mine est couverte, plus elle produit d'effets : il y a sur un point, un rap-

port bien ſenſible entre l'homme & la Divinité ; l'un & l'autre ſont incompréhenſibles ; la Divinité par l'étendue de ſes perfections ; l'homme par l'étendue de ſa méchanceté.

A meſure que l'autorité de Tibere s'affermit, Tibere devient tranſparent, on voit ſes penchans ſortir de leur envelope. Il ne ſe borne plus aux traitemens indécens qu'il faiſoit à Julie ſa Femme : du mépris il paſſe à la cruauté ; il la fait mourir de faim. H

Julie pendant la vie d'Octavien ſe regardoit comme fort ſupérieure à Tibere ; elle le mépriſoit, & pouſſoit ce mépris M

juſqu'à ſe rendre elle-même mépriſable. Elle ſe livrroit à des amours illégitimes, & ſe faiſoit une gloire de la honte de ſon mari. Tibere, moins amant qu'ambitieux, ſacrifioit ſa répugnance à ſa fortune. S'il accabloit ſa femme de prévenances, ce n'étoit que pour l'accabler de ſon indignation. Il ne ſe voit pas plûtôt établi ſur le Trône qu'il ſe vange de Julie, par une faim qui la fait mourir. Rien n'eſt plus dangereux qu'un mari offenſé dans l'impuiſſance, & qui ſe tait juſqu'au moment du pouvoir.

H La grande réputation de Germanicus eſt un poids qui acca-

ble l'autorité de Tibere. Les grandes vertus du Sujet allarment les passions infames du Prince. Plus Germanicus annonce de conquêtes, plus Tibere sent que son autorité se retrécit, & plus Germanicus s'approche du glaive de la jalousie. Tibere le rappelle à Rome pour lui faire recevoir les honneurs du triomphe ; il le loue en présence du Sénat & du peuple.

L'objet de Tibere, n'est pas de faire triompher Germanicus, mais de lui faire quitter l'armée de la Germanie. S'il fait en présence du Sénat & du peuple l'apologie de Germanicus, ce n'est pas pour rendre justice à son

mérite (cette vertu n'eſt point à la portée des Tyrans) c'eſt pour cacher la haine qu'il a contre lui; il dore l'acier qu'il veut plonger dans ſon ſein.

Un Général qui ſçait unir à la prudence & à l'intrépidité du Général, l'art de ſe faire aimer du ſoldat, eſt un Général ſuſpect au Tyran. Celui-ci n'eſt fait que pour déteſter les vertus. S'il affecte quelquefois de les récompenſer, ce n'eſt que pour les frapper avecplus de certitude. Le moment où Germanicus reçoit des honneurs, eſt celui où la haine de Tibere commence. Sujets, gardez-vous bien d'être plus méritans que vos Maîtres. Votre

ruine date de l'inſtant que votre ſupériorité perce : c'eſt ſe rendre criminel envers les Grands que de leur rendre des trop grands ſervices. Leur orgueil eſt le termometre de leur reconnoiſſance ; ils ſe vengent de l'impuiſſance où on les met de récompenſer.

On apprend à Rome qu'Arta- H
ban, Roi des Parthes, eſt entré dans l'Arménie, Province de l'Empire. Tibere fait marcher Germanicus, qui repouſſe Artaban, & le réduit à demander la paix. Dans le même tems, les Rois de Comagene & de la Cappadoce meurent. Germanicus fait de ces deux Royaumes deux Provinces de l'Empire. Il en fait

Gouverneurs Quintus-Servius & Quintus-Veranius. Plus Germanicus fait de bien à Tibere, plus la jalouſie de Tibere s'enflamme. L'éclat de tant de vertus obſcurcit la gloire de l'Empereur. Il ne l'aſſaſſine point, mais le fait empoiſonner par Cneus-Piſon, Gouverneur de la Syrie.

*M* Si Tibere avoit été conſéquent dans ſa politique, il ne ſe chargeroit point aujourd'hui d'un nouveau crime : en rappellant Germanicus, il n'auroit été qu'ingrat ; mais en l'employant il devient aſſaſſin. Car ſi ſa politique paroît cruelle, on ne peut nier qu'elle eſt néceſſaire, & cette néceſſité qui l'entraîne au crime,

prouve

prouve combien il eſt important à un Monarque de ne point confier le commandement de ſes armées à un Général que les droits du ſang appellent au Trône. S'il fait des fautes, on ne peut le punir. S'il réuſſit, comment le récompenſer? Princes, ne confiez vos forces qu'à des Sujets que la punition retient, & que la réçompenſe encourage.

Cneus - Piſon eſt accuſé d'avoir empoiſonné Germanicus. Il ſe rend à Rome pour rendre compte de ſa conduite au Sénat. On va dans ſa maiſon, on le trouve mort. On ne ſçait ſi ſa main, ou une main étrangere, a fait ce meurtre. H

*M.* Que Piſon ſe ſoit tué lui-même, ou qu'il ait été aſſaſſiné, n'eſt-ce pas toujours Tibere qui l'a tué ? S'il s'eſt tué lui-même, c'eſt de déſeſpoir de ſe voir abandonné de l'auteur de ſon crime; & s'il a été aſſaſſiné, quel autre que Tibere peut avoir conduit la main qui a commis le meurtre? Il a voulu, par cette mort, enſevélir la connoiſſance des ordres qu'il a donnés. La bonne politique des Grands conſiſte à profiter du crime, non à le protéger; à ſe ſervir des traîtres, non à s'y fier. Les méchans ſont dans les mains d'un Monarque éclairé, ce que ſont les poiſons dans les mains d'un Médecin habile.

Tibere, toujours fidéle à fon plan, n'écoute point, ou s'il les écoute, méprife les plaintes que les Provinces portent continuellement contre les injuftices & les vexations de leurs Gouverneurs. Loin de les punir, il les récompenfe ; il les déclare Gouverneurs perpétuels. H

Si Tibere fe comportoit autrement, le fyftême de Gouvernement qu'il a adopté, tomberoit & l'entraîneroit avec lui. Ce fyftême eft injufte, il eft vrai; mais la néceffité le rend jufte. Dans une nouvelle Monarchie, l'ufurpateur doit bien plus s'attacher à plier fes nouveaux Sujets à la foumiffion, que les Gou- M

verneurs à la justice. Si Tibere ferme l'oreille aux plaintes dont on l'accable contre les Gouverneurs, c'est pour ne pas les entendre un jour contre lui-même. Il veut accoutumer ses Sujets à la patience, & leur prouver qu'il ne leur convient point d'éclairer les actions de leurs Supérieurs, que remédier aux abus qui se glissent dans le Gouvernement, est le droit inséparable & le plus précieux du Trône, que toute connoissance doit en être interdite au peuple. Ainsi Tibere, en protégeant les Gouverneurs, partage avec eux les fruits de la tyrannie. Il se fait des amis que l'intérêt particulier attache aux

intérêts du Prince. Si Tibere les punit, il cesse d'être Tyran, mais aussi il cesse de regner, parce que les coupables deviendront ses délateurs. Alors Tibere isolé sur le Trône, tombera nécessairement; de-là ne pourroit point conclure qu'un Tyran qui veut être juste est un Prince inconséquent?

Le débordement du Tibre ravage une grande partie de Rome. *H*
Asinius-Gallus prétend qu'il faut consulter les Livres des Sybilles, pour voir si l'on n'y trouvera point quelque trace d'un semblable événement. Tibere est d'un sentiment opposé, il défend expressément d'ouvrir ces Livres sacrés.

M. Cette défense est-elle l'effet d'un respect religieux, ou bien est-elle le fruit de la politique d'un Tyran ? Mais l'unique & la plus solide religion des Tyrans, est de n'en avoir point. Pour respecter ce que l'on ne voit pas, il faut le croire ; & comment le Tyran qui ne croit rien, respectera-t'il ce qu'il ne voit point ? Tibere, en défendant par autorité l'ouverture des Livres sacrés, remplit deux objets importans ; il sçait que les Mysteres religieux ressemblent à ces lampes perpétuelles qu'on ensevelit avec les morts, qui brûlent & se soutiennent tandis qu'elles sont renfermées, mais qui s'éteignent

dès qu'elles ſont frappées du grand air. Si l'on met au grand jour les Oracles renfermés dans les Livres des Sybilles, ils perdront leur vertu ; & le reſpect qu'on a pour eux diſparoîtra. Le Peuple ne révére que ce qu'il ne connoît point. Lors donc que Tibere en défend l'ouverture, i l étend ſa puiſſance juſques ſur le culte des Dieux ; & c'eſt un des principaux fleurons de la Couronne.

Il ne s'aveugle point ſur lui-même, il connoît la noirceur de ſon caractere & ſes paſſions infâmes: lorſque, ſous l'apparence d'un reſpect religieux, il ne veut point qu'on ouvre ſes Livres, il

craint que les Prêtres, jaloux de ſon autorité, ne faſſent parler les Oracles contre lui, qu'ils n'attribuent à ſes crimes les malheurs dont Rome eſt affligée, & que le Peuple enfin, toujours diſpoſé au fanatiſme, ne ſacrifie le Souverain au ſalut des ſujets.

*H* Quelques Sénateurs & quelques Courtiſans, ennemis de Tibere, engagent un eſclave à profiter de ſa reſſemblance avec Agrippa, & de ſe faire paſſer pour ce Prince. Tibere le fait venir devant lui : Comment, lui dit-il, es-tu devenu Agrippa ? De la même maniere, répond le faux Agrippa, que tu es devenu Empereur. Tibere le fait tuer & en-

terrer ſecrettement. Il ne per-
met point d'informations contre
les complices.

Punir publiquement l'impoſ- M
teur, ce ſeroit imprudence. Par
une punition publique Tibere riſ-
queroit de trouver ſa perte dans
une conduite ſi peu ménagée ; il
réveilleroit dans le Peuple la mé-
moire du véritable Agrippa. Ce
ſouvenir irriteroit dans Rome l'a-
mour de l'ancienne liberté; Rome
s'armeroit contre ſon Souverain,
& la mort d'un ſimple eſclave en-
traîneroit la chûte d'un Empe-
reur. L'eſclave doit donc mourir,
de peur qu'Agrippa ne revive ; il
doit mourir ſécrettement, afin
que Tibere regne en sûreté. Ti-

ſuit donc les régles d'une politique fondée, lorſqu'il favoriſe les complices de l'impunité. Il eſt évident que la ſûreté de Tibere eſt attachée à l'impunité des complices.

H Tibere aime mieux terminer par la voye de la négociation que par la voye des armes, les différends que les Puiſſances voiſines lui ſuſcitent.

M Lorſqu'un Prince a le bonheur de conquérir un Pays par la voye des armes, il en a tout le profit, il eſt vrai; mais le Général & ſes troupes en ont toute la gloire. Cependant dans les Princes tout doit viſer à la gloire, c'eſt la gaze dont ils doivent voi-

ler leur intérêt. Lorſqu'au contraire un Prince unit par un Traité un Pays à ſon domaine, il jouit en entier du premier avantage, ſans partager le dernier; parce que ce n'eſt que ſous l'autorité du Prince qu'on peut entrer en négociation & couclure. Dans le premier cas, le Prince regne, & le Général commande; dans le dernier, le Prince commande & regne.

Silanus Gouverneur de l'Aſie, H
eſt accuſé de cruauté & de concuſſion. Dolabella prie Tibere de le punir. L'Empereur répond qu'il eſt informé de la mauvaiſe réputation qui a ſuivi Silanus en Aſie; mais que l'on ne doit

pas s'en rapporter aux diſcours du peuple ; puiſqu'on avoit vû des mauvais Citoyens devenir bons Gouverneurs.

M Dolabella accuſe Silanus, & Tibere ſe juſtifie. Si Dolabella a deſſein, dans cette accuſation, d'accuſer l'Empereur, l'accuſation eſt adroite, parce qu'en accuſant Silanus, le trait, quoique obliquement lancé, atteint ſon but. Car n'eſt-ce pas Tibere qui choiſi Silanus pour Gouverneur? Et Tibere ne ſe conduit-il pas avec toute la ſageſſe (j'entens parler de la ſageſſe des Princes) en ſe déclarant protecteur de ſon Miniſtre ? Si Silanus eſt abandonné de Tibere, toute la

honte du protégé tombe sur le protecteur; parce que si le Prince étoit éclairé dans ses choix, il ne confieroit point son autorité à des hommes méchans; & c'est ici l'objet principal qui occupe Tibere. Il répond d'abord qu'un mauvais Citoyen peut devenir excellent Gouverneur; ce subterfuge est la sauve-garde de la gloire de l'Empereur. On ne voit donc plus, dans l'accusation formée contre Silanus, que les fautes de Silanus & celles du Prince disparoissent. Sujets, n'ayez jamais vos Princes pour complices; l'utilité du crime est pour eux, & pour vous seuls la honte.

Drusus fils de Tibere, tom-

be dangereusement malade. Tibere, malgré cet accident, se rend au Sénat comme à l'ordinaire. Drusus meurt, & Tibere vaque également aux affaires publiques, même pendant les préparatifs des funérailles. Il voit les Sénateurs affligés, il les console.

*M* Quelle horrible dissimulation ne voit-on pas dans les Cours des Princes? Drusus meurt empoisonné par son épouse Livia, que Séjan, favori de Tibere, a séduite pour se frayer par l'ingratitude la plus noire, une route au Trône. Le Sénat, qui voit avec joye éteindre la postérité de Tibere, feint d'être affligé de la mort de Drusus, tandis qu'il desire voir

Germanicus ſuccéder à Tibere. Tibere lui-même ſéduit par les apparences de la fauſſe affliction des uns & des autres, victime de ſa fauſſe fermeté, met tous ſes ſoins à conſoler les meurtriers de ſon fils, & ceux qui ſoupirent après Germanicus. A ſuivre exactement cet odieux aſſaut de diſſimulation, je trouve qu'autant la conduite de Séjan & de Livie eſt criminelle, autant celle du Sénat eſt prudente. S'il n'aime pas Tibere, du moins il reſpecte le Prince. La fermeté de Tibere tient de l'étonnant; car, quoique Tyran, il eſt pere; il peut avoir des entrailles; pleurer un fils, eſt de l'humanité. Mais

ſi Tibere, par grandeur d'ame, ſacrifioit le tendre nom de pere de Druſus, au nom glorieux de Pere de la Patrie, ne ſeroit-il pas plutôt le Dieu que le Roi de ſes Sujets?

*M* Tibere ſenſible au plaiſir de regner (& regner n'eſt en effet autre choſe qu'être tout entier au Gouvernement) n'en goûte point d'autre que celui d'adminiſtrer les affaires de l'Empire. Content de ſa domination, il n'ambitionne point d'étendre par les armes les limites de l'Empire. Des occaſions fréquentes & avantageuſes de faire la guerre ſe préſentent, il préfére les charmes de la paix. Son cœur eſt rempli.

C'eſt ici que Tibere doit être donné pour modéle. Le Prince qui n'eſt pas ſoldat ( & nous n'avons pas vû que Tibere le fût) perd autant de ſon autorité, que les armées dont il confie le commandement, ſont puiſſantes. Tibere n'ignore point que la paix tient leSujet dans la dépendance du Prince; que la guerre, au contraire, rend le Prince dépendant du Sujet. Un Prince qui deſire étendre ſa domination, doit faire la guerre : mais ſon pouvoir a-t'il de la conſiſtance? Celui, au contraire, qui veut jouir de ce qu'il poſſéde, doit ſe fixer à la paix. Pendant la paix les Loix ſont en vigueur;

& n'eſt-ce pas par les Loix que les Princes regnent? La licence de la guerre au contraire, traverſe l'obſervation des Loix, & le contre-coup de la chûte des Loix n'ébranle-t'il pas l'autorité du Prince?

*H* Un certain Cremuſius-Cordus loue, dans ſes Ouvrages, Brutus & Craſſus conjurés contre Céſar; il les appelle les derniers Romains. Tibere le condamne à la mort. Ennius eſt accuſé d'avoir changé en vaiſſelle une ſtatue d'argent de Tibere. Tibere défend de procéder contre lui; il ne ſ'en venge point.

*M* Pourquoi Cremuſius eſt-il condamné à mort? Pourquoi

Ennius ne l'eſt-il point ? Parce qu'Ennius péche contre Tibere, & que Cremuſius péche contre le Prince. Tibere ne ſort jamais de ſon caractere dominant, la diſſimulation eſt l'ame de ſa politique. Il ne fait d'autre priere aux Dieux que celle qu'on lit dans Horace. Il paroît qu'il eſt exaucé :

> Da fallere, da ſanctum juſtumque videri ;
> Noctem peccatis & fraudibus objice nubem.

Tibere, en pardonnant à Ennius, ſe montre Tibere qui pardonne. En puniſſant au contraire Cremuſius, il fait voir une paſſion de Prince. Ennius, par ſon action, ne fait qu'effacer l'effigie de Tibere ; les Ecrits de Cremuſius ne tendent à rien

moins qu'à effacer l'original. Regretter des Romains tels que Brutus & Craſſus, n'eſt-ce pas les deſirer ? N'eſt-ce pas inſpirer aux Romains l'amour de la liberté, & les exhorter à un parricide ? L'art de trouver un nouveau Brutus conſiſte à louer l'ancien, & le moyen de ſe défaire de Tibere, eſt de blâmer Céſar.

H Tibere aveuglé ſur la conduite de Séjan, le maintient dans ſa faveur, & le couvre de ſa protection contre toutes les plaintes que l'on fait contre lui.

M. Si Séjan ſe borne toujours aux concuſſions, nous le verrons toujours affermi dans le miniſtere ; parce que Tibere craint les Grands de Rome, & que la

vraie politique d'un Tyran exige qu'il perpétue ses Ministres, pour ôter aux Grands la connoissance des affaires. D'ailleurs Séjan est rempli. Si Tibere transporte sur un autre sa confiance, il introduit une nouvelle sangsue qu'il faudra remplir encore, & le remede deviendra pire que le mal. Il en est du Gouvernement comme des maisons particulieres: plus on y renouvelle le domestique, plus leur ruine est prochaine.

Sextus-Marius, particulier le plus riche d'Espagne, est accusé d'inceste; Tibere le condamne à être précipité du haut du Capitole, & confisque toutes ses mines à son profit. H

M Eſt-ce la vertu de Tibere qui le poſte à punir le crime de Sextus ? Les mines de celui-ci ne ſont-elles pas ſon crime, & non pas l'inceſte ? Si l'inceſte eſt ſon crime, il eſt certain que ſes mines le condamnent à la mort. Rarement le Prince ſouffre-t'il dans un Sujet l'opulence d'un Prince. Ne ſeroit-ce point dans cette vûe que la Loi ordonne que les tréſors, en quelque lieu qu'ils ſoient cachés, appartiennent au Prince; afin que le Propriétaire du fonds ne court pas les riſques de toute ſa fortune par une trop grande opulence. Sommes-nous pauvres? le Prince ne nous connoît pas, à peine nous ſoupçonne-t'il. Som-

mes-nous opulens? il nous ſçait par cœur. Pourquoi? Parce que l'art d'un Miniſtre méchant eſt d'appeller les richeſſes au centre, & de pouſſer la pauvreté vers la circonférence.

Mais comme l'ambition de *H*
Séjan ne ſe borne point à ſes tréſors, Tibere ouvre enfin les yeux; les plaintes arrivent aux pieds du Trône; le Prince les écoute; la faveur fait place à la juſtice; l'énormité des crimes du Favori eſt découverte. Séjan eſt condamné à mort avec ſes Partiſans.

Séjan a conſeillé pluſieurs *M*
cruautés à Tibere pour le rendre odieux. Mais quel étoit ſon

objet en ſoufflant dans le cœur du Prince de ſemblables horreurs? Séjan viſoit au Trône, il vouloit d'abord rendre Tibere odieux au Peuple, & fomenter une révolution, dont il auroit tiré un parti avantageux. Tibere, auſſi adroit, mais plus puiſſant que lui, l'a pénétré, & le charge de toute la haine de Rome. Il le condamne au ſupplice, & le rend reſponſable de tous les crimes qu'il a faits, & de tous ceux qu'il a conſeillés. Tout Prince peut être trompé. Il ne recule point lorſqu'il connoît ſon erreur, & qu'il la punit dans celui qui a abuſé de ſa confiance. Se tromper eſt d'un homme, reconnoître

noître son erreur est d'un Prince, & d'un grand Prince. Rome en effet ne voit plus dans Séjan qu'un scélérat puni, & dans Tibere qu'un Prince qui vange Rome. Si l'orgueil d'un Favori peut être l'écueil de sa fortune, il peut l'être aussi de la puissance du Prince.

Tibere tombe malade dans une de ses maisons de campagne près de Naples. Sa maladie paroît d'abord dangereuse ; mais quelque tems après on espere. Caligula son héritier le tue, suivant quelques-uns il l'a empoisonné ; suivant les autres il l'a étouffé dans un lit de plume : mais n'importe de quelle ma-

niere il le fait mourir à la soixante & dix-huitiéme année de son âge, & à la vingt-troisiéme de son regne.

*M* Il est étonnant que Tibere ne connoisse pas assez les passions des hommes, pour sçavoir qu'un Héritier est l'ennemi le plus dangereux de quiconque a des gros biens. Tibere âgé de soixante & dix-huit ans, tombe malade. Il manque donc contre sa sûreté, en laissant espérer un prompt rétablissement; au lieu qu'une langueur affectée auroit soutenu, mais n'auroit point précipité les desirs de Caligula; peut-être auroit-il attendu que la nature lui eût sauvé un crime.

# CHAPITRE IV.

## *CALIGULA.*

NOUS venons de voir succéder à Auguste, un Prince méchant de propos délibéré. Tibere dont la dissimulation étoit impénétrable, & dont le cœur étoit aussi sourd à la voix de l'humanité, qu'attentif à celle de l'ambition, commença son regne par une fausse modestie, & le finit par une cruauté affreuse. S'il refusa le titre de Pere, ce ne fut sans doute que parce qu'il sentit dans son cœur tous les germes

de la tyrannie qu'une odieuse ambition ne laissoit point transpirer, & qui ne devoient éclore que lorsque son autorité & sa puissance seroient solidement établies. Rome paya cher cette gêne, dont Tibere signala le commencement de son regne, & la joye qu'elle fit éclater à son avénement à la couronne, s'éteignit dans le sang des plus illustres Romains; dès que ce Prince pût donner l'essor à ses penchants odieux, sans risquer l'autorité suprême.

Caligula, dont nous observerons la conduite, aussi sage dans son commencement, mais plus malheureux qu'Auguste dans sa

fin, nous fournira des exemples de méchancetés, plus affreux que ceux qui nous ont étonnés dans Tibere; mais plus dignes de compaſſion que de blâme.

S'il monte ſur le Trône par un crime, ſon regne commence par la juſtice. Si l'on ne peut le comparer à Octavien, ce n'eſt pas que l'on ne voye dans le commencement de ſon Gouvernement autant de libéralité, de juſtice, & même de paternité que dans celui d'Auguſte; mais c'eſt la crainte où ſe trouve Cœſonia, d'être répudiée, qui par un filtre l'écarte de ſes excellens principes, & le fait regarder comme un monſtre. Si Caligula a ſacrifié

Tibere à ſon amour de regner, Auguſte n'a-t'il pas ſacrifié la vengeance de Céſar à ſon ambition ; &, ſelon la façon de penſer des Romains, ne ſont-ils pas tous deux également coupables ? Ne pas venger la mort de ſon oncle, n'eſt-ce pas en quelque façon s'en déclarer complice, & le complice d'un crime n'eſt-il pas auſſi coupable que le criminel ? Si nous paroiſſons plaindre Caligula malgré tous les auteurs qui ſemblent vouloir le rendre odieux, les traits d'hiſtoire que nous mettrons ſous les yeux du lecteur, juſtifieront cette hardieſſe.

*H* Caligula devenu Empereur, fait des grandes largeſſes au peu-

ple Romain, & donne des festins magnifiques aux Sénateurs & aux Chevaliers.

Le successeur d'un Tyran *M* peut-il ne pas craindre, en héritant le Trône, d'hériter aussi la haine qu'on a contre son prédécesseur? Caligula sent combien il lui est avantageux, & même nécessaire de commencer son regne par la bienveillance des Romains. Dans les festins qu'il donne à la Noblesse, il se montre plus Citoyen que Prince. Par les largesses qu'il fait au peuple, il se montre plus Prince que Citoyen. Donner est d'un Prince; recevoir est d'un Sujet. Il cache sa grandeur parmi les

Patriciens, & c'eft en la cachant qu'il la foutient. Il la foutient dans l'efprit du peuple en la déployant ; parce que le peuple prend pour véritable grandeur, ce qui n'en eft que l'écorce.

*H* Caligula pour établir mieux fon autorité, rétablit les Ordonnances d'Augufte que Tibere avoit abolies.

*M* Lorfque Caligula condamne la conduite de Tibere, & fait revivre celle d'Augufte, il fe rend agréable aux Romains, fe concilie leur bienveillance, & établit fon autorité. Le premier faifoit le bonheur des Romains; le dernier en étoit le fleau. Un Prince n'eft jamais plus Prince,

que lorſqu'il ſçait lâcher ou ſerrer à propos les rênes du Gouvernement : qu'importe en effet au Prince de faire de Loix, ou de confirmer celles qui ſont déja faites ? N'eſt-il pas dans l'un ou dans l'autre cas également Prince ? Le poids d'autorité néceſſaire à l'cxécution des Loix anciennes, n'eſt-il pas égal à celui de l'autorité néceſſaire à l'établiſſement de nouvelles Loix ? N'eſt-ce pas par une conſéquence également néceſſaire, également regner dans l'un ou dans l'autre cas ?

Je dis plus : lorſque Caligula confirme les Loix d'Auguſte, & qu'il abolit celles de Tibere, il regne ſur ſes deux prédéceſſeurs.

Les Loix en effet n'ont de force que lorſqu'elles ſont appuyées du ſceptre, & leur ſervir d'appui, n'eſt-ce pas regner ſur ceux qui les ont établies ? Ainſi Rome admiratrice de Caligula, & ſenſible à l'amour qu'elle croit voir en lui pour Rome, aime Caligula, & ce Prince qui ſe fait chérir de Rome, jouit du plaiſir, & de la gloire de commander aux Romains.

*H* Caligula ſignale auſſi le commencement de ſon regne par des fêtes, des comédies, des chaſſes, des jeux, & par toute ſorte de divertiſſemens.

*M* Rome tremblante des cruautés de Tibere, étoit livrée aux

frayeurs. Le ſombre du caractere de ce Prince étoit paſſé dans le cœur de tous les Romains, on n'entendoit que ſanglots & gémiſſemens ; il n'étoit queſtion dans les aſſemblées particulieres que des cruautés de l'Empereur, chacun trembloit pour ſoi. Rome contenue par la crainte, peut à peine faire éclater les tranſports de joye qu'elle doit à la délivrance d'un Tyran. Si cette crainte plait à Caligula, il doit être auſſi attentif au Gouvernement que Tibere ; mais comme Tibere, il joindra au titre glorieux d'Empereur, le titre humiliant d'eſclave. Il aime mieux jouir en gouvernant, que gou-

verner par la ſévérité, de peur d'être troublé par la défiance. Pour jouir tranquillement, il fait jouir le peuple. Il n'eſt point de jour qu'il ne préſente aux Romains quelque nouveauté amuſante. Rome par les tendres ſoins de Caligula, paſſe de l'amertume aux plaiſirs; de ſorte que le peuple vit ſans crainte, & Caligula ſans inquiétude; que le peuple s'amuſe, & que Caligula regne. Lorſque le Prince met le peuple en ſociété de ſes plaiſirs, les plaiſirs font oublier l'amertume de l'eſclavage. C'eſt un dédommagement foible, à la vérité, mais conſolant, de la liberté qui eſt de droit naturel. Sous un

ſi ſage Gouvernement, les gouvernés lêchent leurs chaînes au lieu de les briſer.

Cœſonia femme de Caligula, craignant le ſort des Impératrices qui l'ont précédée, (c'eſt la répudiation) donne à ſon époux un filtre amoureux qui lui ôte le ſommeil. Cette inſomnie altére la ſanté & le cerveau du Prince. Il tombe dangereuſement malade. D'abord on déſeſpére. Rome entiere eſt dans l'inquitude : les Citoyens paſſent les nuits à la porte du Palais, pour pouvoir apprendre des nouvelles de la ſanté du Prince, & les rendre à ceux qui ne peuvent fendre la foule. Portius voue ſa H

vie en échange de celle du Prince. Atanius Chevalier Romain, s'engage par un vœu ſolemnel à combattre comme gladiateur, ſi les Dieux rendent Caligula au peuple Romain. Les vœux de Rome ſont exaucés. Les eſpérances renaiſſent, elles augmentent de jour en jour, Caligula ſe rétablit.

M Les allarmes & les gémiſſemens du peuple, lorſque le Prince eſt en danger, ſont l'apothéoſe la plus flateuſe, parce qu'elle eſt la plus vraie. Tibere tombe dangereuſement malade, tout le monde ſe tait; mais ce ſilence n'eſt qu'une joie contenue par la crainte. La nouvelle arri-

ve que l'Empereur ſe trouve mieux ; même ſilence de la part des Romains, parce qu'on s'afflige & que la crainte arrête les ſoupirs & les larmes. Dès qu'on apprend au contraire que Caligula eſt hors de danger, l'amour des Romains ſe montre par des tranſports de joye. La puiſſance de Tibere n'a d'autre appui que la crainte des Romains. L'autorité de Caligula, porte ſur leur amour. Lequel des deux eſt le plus ſolidement puiſſant ?

Mais ſi nous voyons Caligula H
rendu aux vœux des Romains, & recouvrer un extérieur de ſanté, le changement qui arrive dans ſa tête & dans ſon cœur,

ſe met à la tête d'un grand nombre de conjurés ; il le tue avec Cœſonia & ſa Fille, à la quatriéme année de ſon regne, & la vingt-neuviéme de ſon âge.

Le Peuple n'eſt affecté que du préſent, le paſſé ne lui laiſſe aucune impreſſion, il eſt trop borné pour s'occuper de l'avenir. Les extravagances de Caligula effacent le ſouvenir du commencement de ſon regne. La tête du Prince eſt ſa principale garde, nous l'avons vû dans Tibere. Si le Prince perd la tête, il eſt auſſi expoſé, gardé par ſes ſoldats, qu'environné d'un bataillon d'ennemis. Le Prince n'eſt obéi qu'autant qu'il ſçait commander. Dé-

pourvû de cette ſcience, il ne regne plus, & ſa vie courre les mêmes riſques que ſon autorité.

H Quelque tems avant ſa mort, Caligula, dont le cerveau ſe dérange de plus en plus, veut faire recevoir ſon cheval Conſul de Rome. Entiérement préoccupé d'être Dieu, & voulant ſe donner une ſtatue digne de ſa divinité, il ordonne de tranſporter à Rome celle de Jupiter Olympien, dont il projette d'ôter la tête, pour mettre la ſienne en la place; mais les Prêtres l'éludent, & ſe comportent ſi adroitement, que la cataſtrophe de Caligula le ſurprend avant que la ſtatue ſoit déplacée.

Si Caligula n'avoit point porté ses extravagances jusqu'aux choses sacrées, peut-être auroit-on respecté la démence du Prince dans la Majesté Impériale. Mais frapper l'encensoir avec le le Sceptre, c'est porter sa faulx dans la moisson du Sacerdoce, & irriter la superstition du Peuple. La statue de Jupiter est la mere-nourrice de ses Prêtres, qui sçavent faire parler les Dieux suivant leurs intérêts ; & le Peuple admirateur de tout ce qu'il ne comprend pas, se rend fanatique défenseur des Dieux qu'il ne voit point, contre son Maître qu'il voit, & dont il méprise les ordres. Défendre les Dieux est

M

d'un Prince ſage, les attaquer eſt d'un Prince imprudent. Caligula veut couper la tête à la ſtatue de Jupiter, Chéréas en veut à la tête de Caligula. La ſtatue de Jupiter reſte entiere, Caligula eſt poignardé.

*Fin de la premiere Partie.*



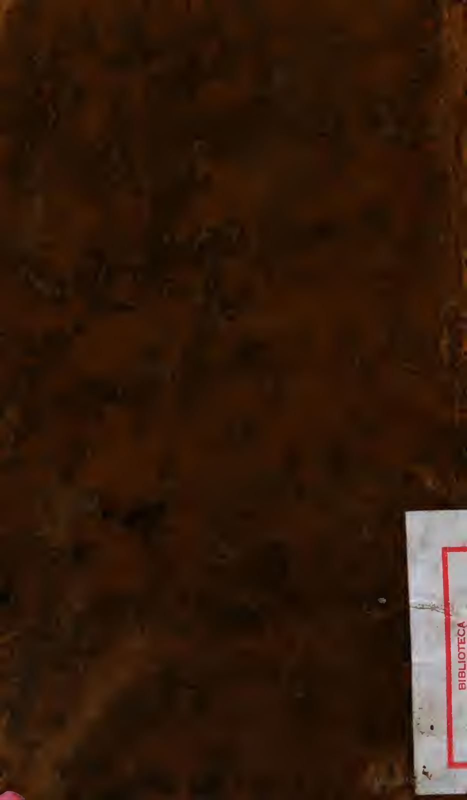


# TABLE
## DES CHAPITRES
### De la premiere Partie.



*Fautes à corriger.*

*Page* 9, *mettez à la marge M au lieu d'H.*
*Page* 40 *ligne* 19, *mettez H.*
*Page* 43 *ligne* 15, n'eſt pas, *liſez* n'eſt-ce pas.
*Page* 47 *ligne* 4, Céſa, *liſez* Céſar.
*Page* 82 *ligne* 7, on, *liſez* ſon.
*Page* 125, *ligne* 7, ne pourroit point, *liſez* ne pourroit-on point.
*Page* 132 *ligne* 12 qui choiſi, *liſez* qui a choiſi.
*Pag.* 142 *lig.* 15 ne court pas, *liſ.* ne courre pas.


BIBLIOTECA